

La Chine



Il n'est pas facile pour un Européen d'employer l'orthographe exacte des noms propres chinois. Dans ce livre, j'ai généralement adopté l'orthographe moderne, connue sous le nom de *Hanyu pinyin* : c'est la transcription actuellement la plus répandue des caractères chinois dans l'alphabet latin.

C'est ainsi que *Mao Tsé-Toung* devient *Mao Zedong* et que *Tseu-Hi* devient *Cixi*, etc.

Cependant, pour quelques noms de villes, j'ai gardé le nom qui a toujours été employé dans la littérature, et dont l'adaptation au système Hanyu pinyin pourrait créer une certaine confusion. C'est ainsi que j'ai gardé Pékin pour Beijing, Tientsin pour Tianjin, Nankin pour Nanjing et Canton pour Guangzhou .

Introduction

La Chine est actuellement le pays le plus peuplé au monde, avec plus de mille quatre cents millions d'habitants. Son nom complet est la République populaire de Chine, dont la capitale est Pékin (Beijing). Après avoir été pendant des millénaires un empire, elle est devenue une république en 1912 avant de passer au communisme en 1949.

Il y a en plus la Chine nationaliste, confinée dans l'île de Taïwan, occidentalisée et farouchement anticommuniste.



Carte de la Chine (extrait du site internet geology.com)

I. L'Empire mongol (1206-1368)

Depuis plusieurs siècles avant notre ère, de nombreuses dynasties se sont succédé en Chine, tout en y développant une civilisation fort avancée, mais très fermée. La plupart de ces dynasties ne gouvernaient qu'une partie de la Chine actuelle, et étaient très souvent en guerre contre des rivaux, causant une incessante suite de morcellements et d'éphémères réunifications.

C'est pourquoi le plus simple est de commencer par le règne de la dynastie mongole, la première à avoir soumis la Chine entière à son autorité.

Le fondateur de cette dynastie est Gengis Khan, né vers 1160. Au début du 13^e siècle, il parvient à unifier les peuples nomades d'Asie centrale, et il reçoit en 1206 le titre de Gengis Khan, c'est-à-dire souverain universel. C'est le début du grand empire mongol.

La vie de Gengis Khan est une suite ininterrompue d'expéditions militaires pour agrandir son empire, et à sa mort en 1227, il contrôle une grande partie de l'Asie. Ses conquêtes englobent la Chine entière, et Gengis Khan règne sur un territoire qui va de la mer Noire à l'océan Pacifique.

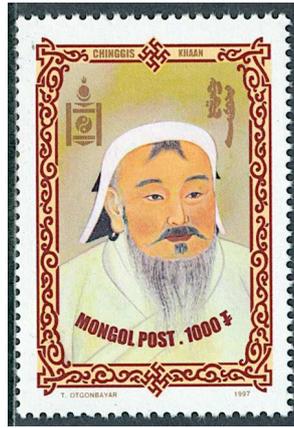


*Mongolie, 1962, n°s 267/270
800^e anniversaire de la naissance de Gengis Khan*

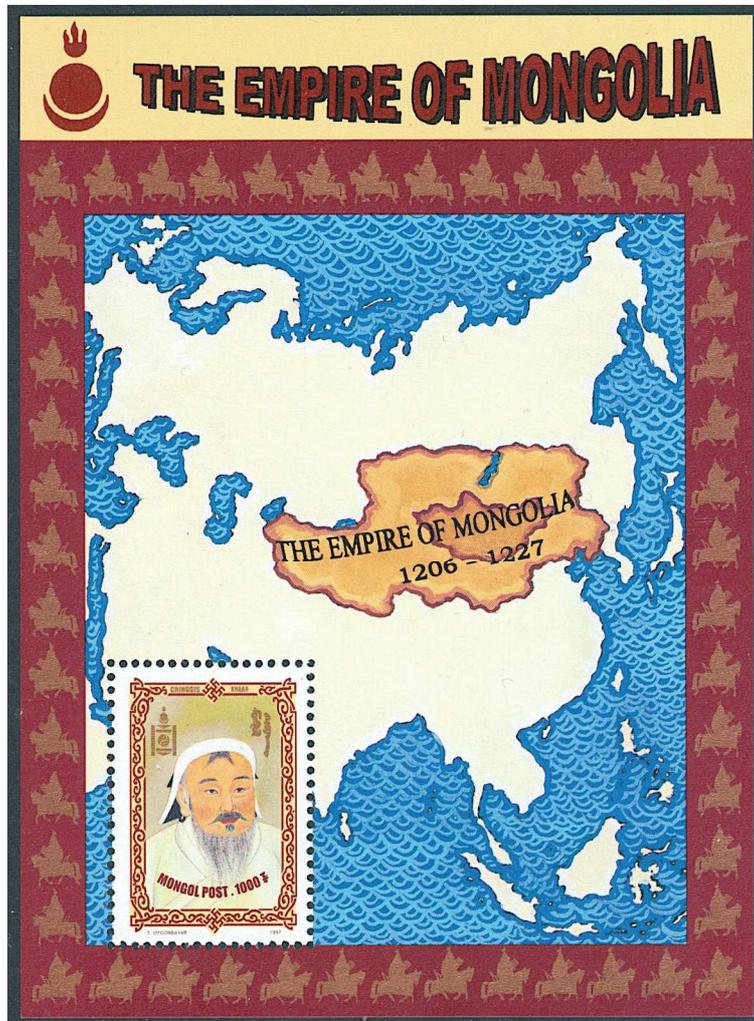
Mais il est plus qu'un conquérant : administrateur hors pair, il organise la vie sociale, économique et culturelle de son immense territoire d'une façon très intelligente. Toutes les parties de son empire sont reliées entre elles par des systèmes de communications très perfectionnés et efficaces, et le commerce s'y fait en toute sécurité.

Le meilleur exemple en est le développement de la route de la soie, qui relie les centres commerciaux de la Chine avec le Proche Orient. Cette route de la soie est en fait un réseau de voies de communication, par lesquelles transitent non seulement la soie, mais également de nombreuses autres marchandises, et s'échangent des idées et des techniques.

C'est pourquoi Gengis Khan, malgré sa réputation de seigneur de guerre impitoyable et sanguinaire, doit aussi être reconnu comme l'initiateur d'une période de paix et de stabilité, qui durera tout le 13^e siècle, et que l'on nomme, par analogie à la *Pax Romana*, la *Pax Mongolica*.



*Mongolie, 1997, n° 2114
Gengis Khan*



*Mongolie, 1997, bloc 236
Empire mongol sous Gengis Khan*

Gengis Khan comprend rapidement qu'il doit assurer sa succession. Il partage son empire entre ses quatre fils Djötchi, Djaghataï, Ögödei et Tolui. Mais, contrairement aux partages en Occident pendant la période féodale, ces quatre fils ne sont que les gouverneurs de leur segment, et ils restent subordonnés au pouvoir central où règne le khagan (= khan suprême). Gengis Khan choisit son troisième fils, Ögödei, pour lui succéder sur le trône impérial mongol.

Ögödei règne de 1227 à 1241. Après une période de régence, son fils Güyük est nommé khagan, et règne de 1246 à 1248. Après une nouvelle régence, Möngke, le neveu d'Ögödei et fils de Tolui, devient khagan, et règne de 1251 à 1259. Ensuite, le trône passe au frère de Möngke, Kubilai Khan, qui va régner jusqu'à sa mort en 1294.



Ögödei Khan



Güyük Khan



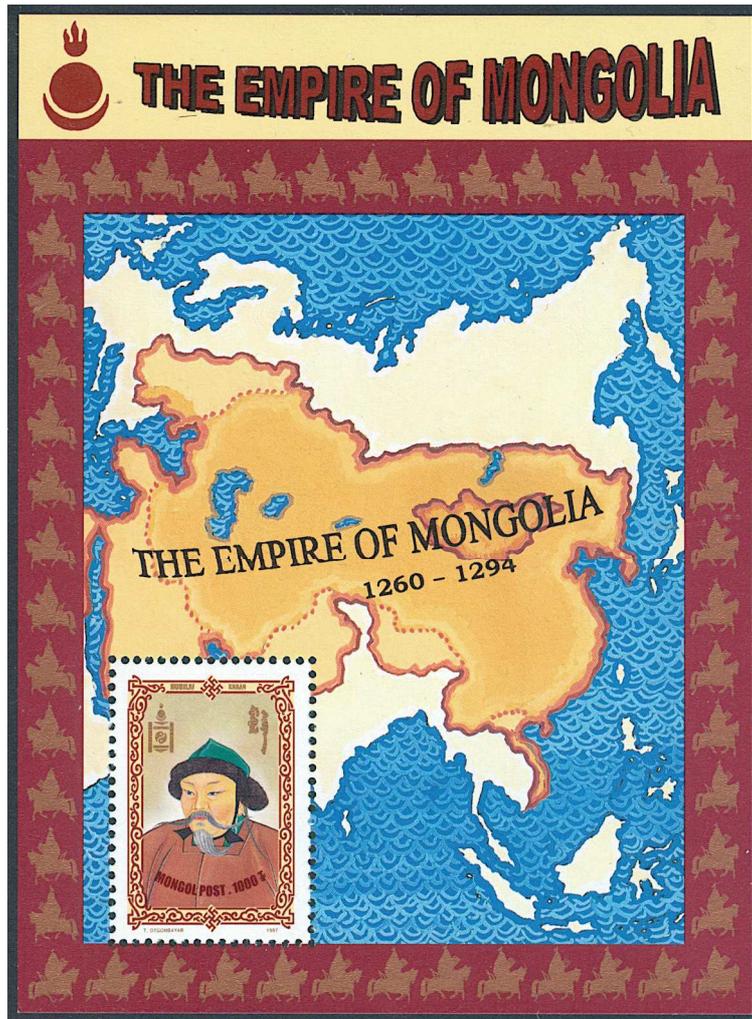
Möngke Khan

*Mongolie, 1997, n°s 2115/2117
Les empereurs mongols de 1227 à 1259*

Ces empereurs continuent l'œuvre de leur père et grand-père Gengis Khan, et les conquêtes se poursuivent par vagues successives. Sous Kubilai Khan, l'empire mongol est à son apogée, allant de la Méditerranée à l'océan Pacifique, incluant la Chine, la Mongolie, l'Asie centrale, le Moyen-Orient, le Proche-Orient, le nord de l'Inde, les steppes russes et une partie de la Sibérie. C'est le plus grand empire territorial jamais constitué.



*Mongolie, 1997, n° 2118
Kubilai Khan*



*Mongolie, 1997, bloc 239
L'empire mongol sous Kubilai Khan*

En 1260, Kubilai Khan, qui est en premier lieu intéressé par la Chine, procède à une division définitive de son énorme empire, qui par son étendue devient ingouvernable par un unique pouvoir central. L'empire est scindé en quatre parties :

- Le nord-ouest devient la Horde d'or, correspondant à la Russie et à l'Europe orientale.
- Le Djaghataï au centre, englobant grosso modo le nord de l'Inde et de l'Afghanistan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kazakhstan et la Kirghizie. Ce khanat est donné aux successeurs du deuxième fils de Gengis Khan, Djaghataï. Le successeur le plus célèbre est Timour Lenk, plus connu sous le nom de Tamerlan, qui sèmera la terreur dans toute l'Asie au 14^e siècle.
- L'Ilkhan au sud-ouest, correspondant à l'Irak, l'Iran et la Syrie. Cette partie est donnée à Houlagou, un autre fils de Tolui et donc frère de Möngke Khan et de Kubilai Khan.
- La Chine et la Mongolie à l'est. Kubilai Khan, tout en restant officiellement le grand khagan mongol de l'ensemble de ces territoires, se réserve cette partie. Il s'intègre progressivement dans la culture chinoise et adopte complètement le mode de vie chinois.



*Mongolie, 2015, bloc 379
Kubilai Khan*

Dès 1271, Kubilai Khan s'installe à Pékin, et il poursuit, de 1271 à 1279, la lutte contre les derniers partisans de la dynastie Song, qui exerçait encore son autorité sur le sud-est de la Chine actuelle. Dès 1271, il s'autoproclame le nouvel empereur de Chine, et prend le nom de Shizu, fondateur de la nouvelle dynastie Yuan, qui va régner sur la Chine jusqu'en 1368.

Ayant définitivement conquis tout le territoire de la Chine, il gouverne son immense territoire avec intelligence et efficacité. Malgré le fait qu'il doit son empire grâce aux expéditions militaires de ses ancêtres et de lui-même, la *Pax Mongolica* continue de régner à l'intérieur de la Chine, qui voit se développer son commerce, son économie, et ses infrastructures.

À l'extérieur, il soumet la Corée et la Birmanie, mais échoue dans sa tentative d'envahir le Japon.



*Taiwan, 1998, n°s 2380
L'empereur Shizu (= Kubilai Khan) et sa suite*

C'est pendant le règne de Kubilai Khan que se situe l'incroyable aventure de Marco Polo. Matteo et Niccoló Polo, deux marchands vénitiens, s'installent vers 1260 à Constantinople, pour y faire fructifier leur commerce avec l'Orient. Mais la chute en 1261 de l'empire latin de Constantinople les fait quitter Constantinople, et ils se dirigent vers l'Asie centrale, aboutissant finalement en 1266 à Pékin où ils rencontrent Kubilai Khan. Celui-ci, impressionné par le savoir des frères Polo, les renvoie à Venise avec la demande de revenir, accompagnés d'une centaine de personnes, pour lui enseigner la religion et les coutumes occidentales.

Niccoló et Matteo Polo reviennent à Venise vers 1270, mais ne reçoivent du pape Grégoire X que deux moines dominicains pour satisfaire à la demande du khan.

Ils repartent vers l'est en 1271, accompagnés cette fois-ci par le fils de Niccoló, Marco, qui est âgé de 17 ans. Les deux moines renoncent rapidement à les suivre, et les trois Polo poursuivent leur route vers l'est, et finissent par retrouver Kubilai Khan en 1274 à Cambaluc, l'ancien nom de Pékin.



Italie, 1954, n°s 678/679



Marco Polo



Monaco, 2004, n° 2451

Marco Polo apprend la langue parlée à la cour impériale et devient rapidement le confident, puis l'ambassadeur et le diplomate préféré de Kubilai Khan. Il accomplit pour l'empereur avec succès de nombreuses missions à travers tout le territoire mongol. Kubilai Khan laisse repartir les Polo à regret en 1291, après un séjour de 17 ans à la cour impériale.

Marco Polo rentre enfin à Venise en 1295, la ville qu'il a quittée 24 ans plus tôt. Il passera encore trois ans en captivité à Gênes, de 1296 à 1299, suite à la guerre entre les deux villes rivales Venise et Gênes. Il profite de sa captivité pour écrire ses mémoires sous le titre de *Il Milione*, qui deviendra en français *Le Devisement du monde* ou encore *Le Livre des merveilles*. Marco Polo mourra à Venise, où il était devenu un commerçant prospère, en 1324.



Italie, 1996, n° 2157

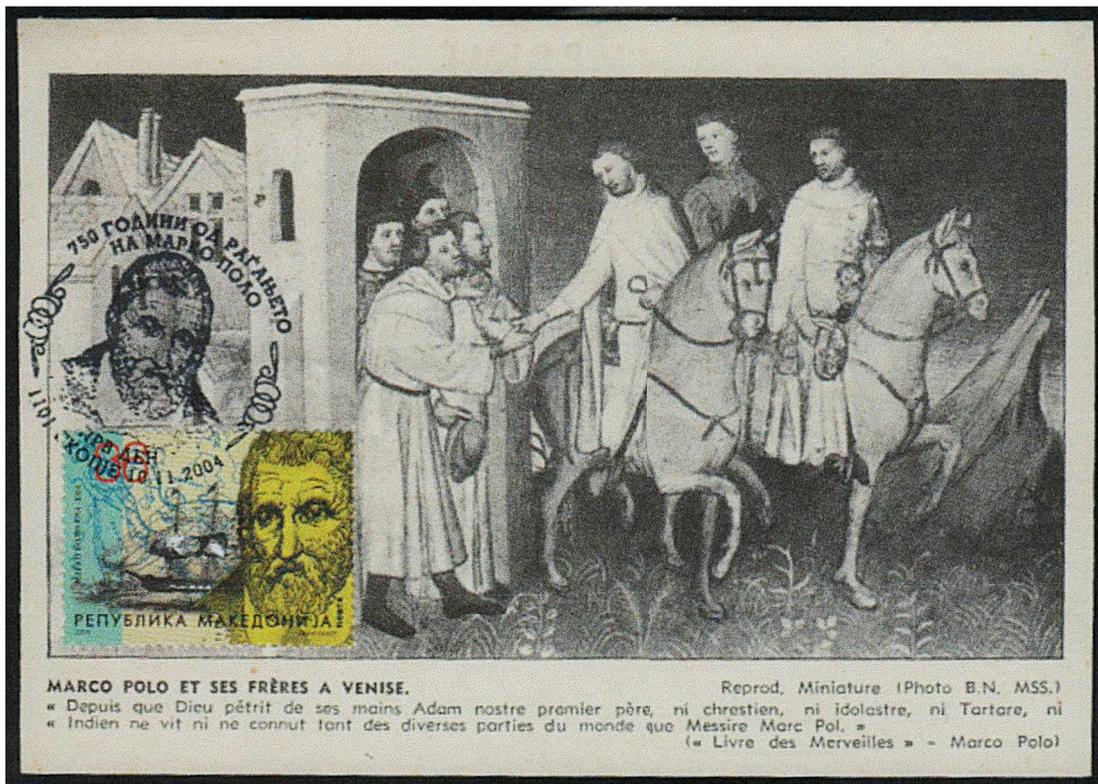
700^e anniversaire du retour de Marco Polo à Venise



Vatican, 1996, n°s 1029/1032 & bloc16
700° anniversaire du retour de Marco Polo à Venise



Croatie, 1996, n° 329
700° anniversaire du retour de Marco Polo à Venise



Macédoine, carte maximum de 2004 avec le timbre n° 327

Départ de Marco Polo de Venise.

Le texte est extrait du livre Il Milione de Marco Polo

La légende est erronée : ce ne sont pas les frères de Marco Polo, mais son père et son oncle

Après la mort de l'empereur Shizu (= Kubilai Khan), le déclin s'amorce dans l'empire mongol. Ses successeurs n'ont pas son envergure, et ils ont de plus en plus de peine à se faire reconnaître comme khagan (kahn suprême) par les autres composantes de l'empire mongol, qui considèrent à juste titre que le gouvernement central est trop "chinois" et pas assez "mongol". Les dissensions s'accroissent entre ces composantes, provoquant un affaiblissement général.

En Chine même, les intrigues et les rivalités se succèdent, et le gouvernement central est incapable de maintenir l'ordre. Il perd progressivement le soutien de l'armée et de la population, et la rébellion commence en 1351. Menée par Zhu Yuanzhang, elle est partout victorieuse, et en 1368, Togoontomor, le dernier empereur mongol, doit prendre la fuite et se réfugier en Mongolie.

C'est la fin du grand empire mongol.

II. La dynastie Ming (1368-1644)

Dès sa victoire définitive en 1368 sur les derniers membres de la dynastie Yuan, Zhu Yuanzhang se proclame la même année empereur, sous le nom de Hongwu. Il est le fondateur de la dynastie Ming, qui va régner sur la Chine jusqu'en 1644.



*Dominique, 2000, n° 2626
L'empereur Hongwu*



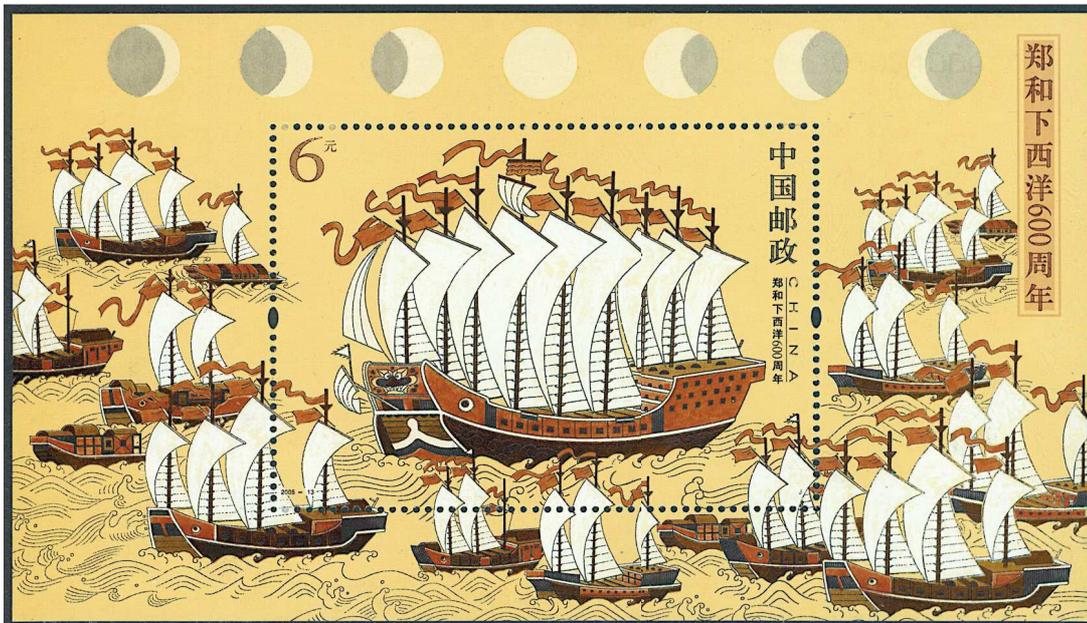
*Sierra Leone, 2010, n°s 4553L/4553P
L'empereur Hongwu*

Alors que sous la dynastie Yuan, toute l'économie était centrée sur le commerce, Hongwu met surtout l'accent sur le développement de l'agriculture. Il rêve de créer une société basée sur trois piliers : les agriculteurs, les artisans et les soldats. Ces trois piliers doivent être entièrement soumis au contrôle du gouvernement central, car Hongwu, autoritaire jusqu'au despotisme et soupçonneux jusqu'à la paranoïa, ne tolère aucune opposition, et n'hésite pas à faire exécuter, pour des soi-disants complots, des dizaines de milliers de ses partisans, civils et militaires, qui l'avaient pourtant fidèlement servi.

Hongwu déplace sa capitale de Pékin à Nankin, où il meurt en 1398. Pendant toute la période de la dynastie Ming, la succession au trône sera rarement fluide, et c'est presque toujours le vainqueur de durs conflits entre les familles et les clans qui parvient à monter sur le trône.

Un des successeurs les plus importants est Yongle, empereur de 1402 à 1424. En 1420, il abandonne Nankin et revient à Pékin, qui devient à nouveau la capitale de la Chine. Ce choix est motivé par le fait que Pékin était plus proche de la frontière du nord, ce qui permettait de mieux surveiller les Mongols et les Mandchous.

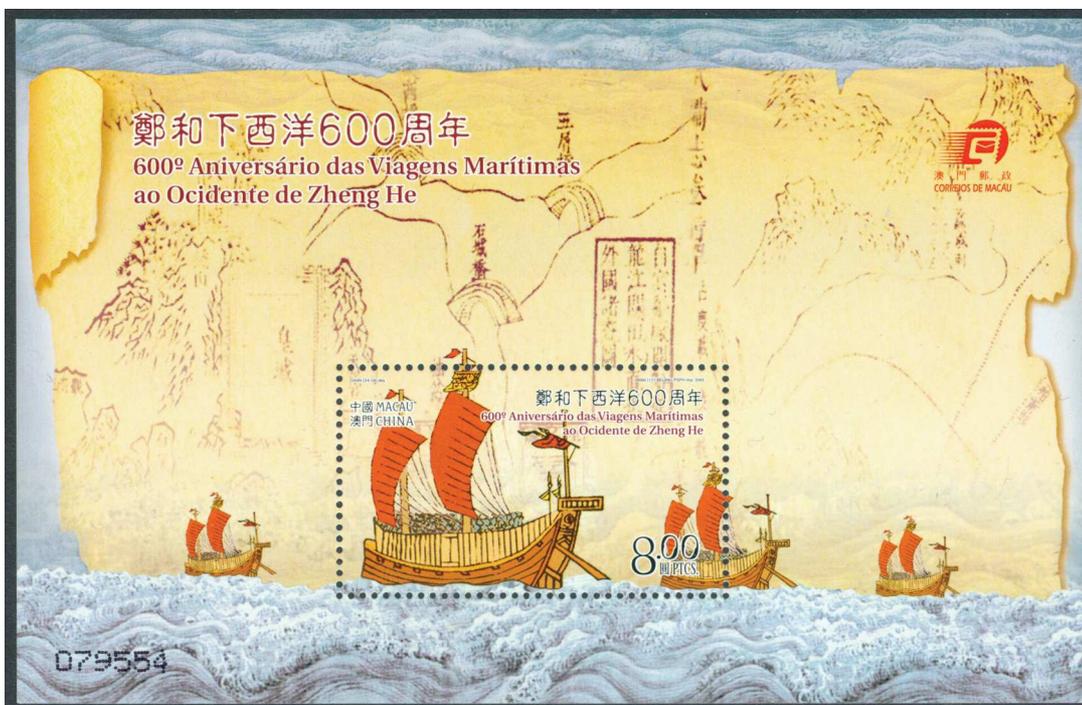
Un des points auquel Yongle tient particulièrement est le développement de la marine chinoise. Il fait construire une énorme flotte, dans des buts aussi bien commerciaux que militaires, dont il confie le commandement à Zheng He, un eunuque de sa cour. Zheng He va se révéler un marin et un explorateur hors pair, et pendant trente ans, à partir de 1405, il va sillonner l'océan Indien, de l'Indonésie jusqu'à l'Afrique orientale. Il est l'équivalent des grands explorateurs occidentaux, comme Colomb, Vasco da Gama ou Magellan.



Chine, 2005, bloc 135

600^e anniversaire du premier voyage d'exploration de Zheng He.

Ces deux blocs font partie d'une émission commune en 2005 de la Chine, de Macao, de Hong Kong, de la Malaisie et de Singapour



Macao, 2005, bloc 150



Chine, 1985, n^os 2732/2735
Zheng He

En Chine, le succès d'un règne dépend souvent des conditions climatiques : quand d'énormes inondations dévastent le pays et causent la mort de millions de Chinois, où quand une période de sécheresse engendre une terrible famine, le gouvernement central, et donc l'empereur, accusé de ne rien faire pour soulager la misère, en est souvent rendu responsable.

Il suffit de nommer les plus importants de ces empereurs de la dynastie Ming au 15^e siècle : Ming Xuanzong (1425-1435), Ming Yingzong (1435-1449 et 1457-1464), Ming Xianzong (1464-1487) et Ming Hongzhi (1487-1505).

Et le 16^e siècle évolue de la même manière : sous les règnes de Zhengde (1505-1521), de Jiajing (1521-1566) et de Wanli (1572-1620), le pouvoir impérial continue de s'effriter, et pendant tout le 16^e siècle, c'est surtout la caste des eunuques, qui formait le conseil privé et la garde personnelle de l'empereur, qui exerce le pouvoir, aussi bien sur l'administration que sur l'armée. Il y avait à la cour impériale une lutte sournoise entre les castes des eunuques et les fonctionnaires lettrés, une lutte qui tournait le plus souvent à l'avantage des eunuques, plus proches de l'empereur.

Les 15^e et au 16^e siècles, s'ils sont moins brillants des points de vue politique et militaire, sont une période faste pour la culture et la littérature chinoises. L'empereur Yongle fait rédiger, par une centaine de lettrés, la plus grande encyclopédie jamais réalisée de l'histoire chinoise.

L'économie, surtout l'agriculture, se développe également, du moins dans les périodes sans catastrophes climatiques. La Chine exporte ses produits de luxe, comme le papier, la soie et la porcelaine.

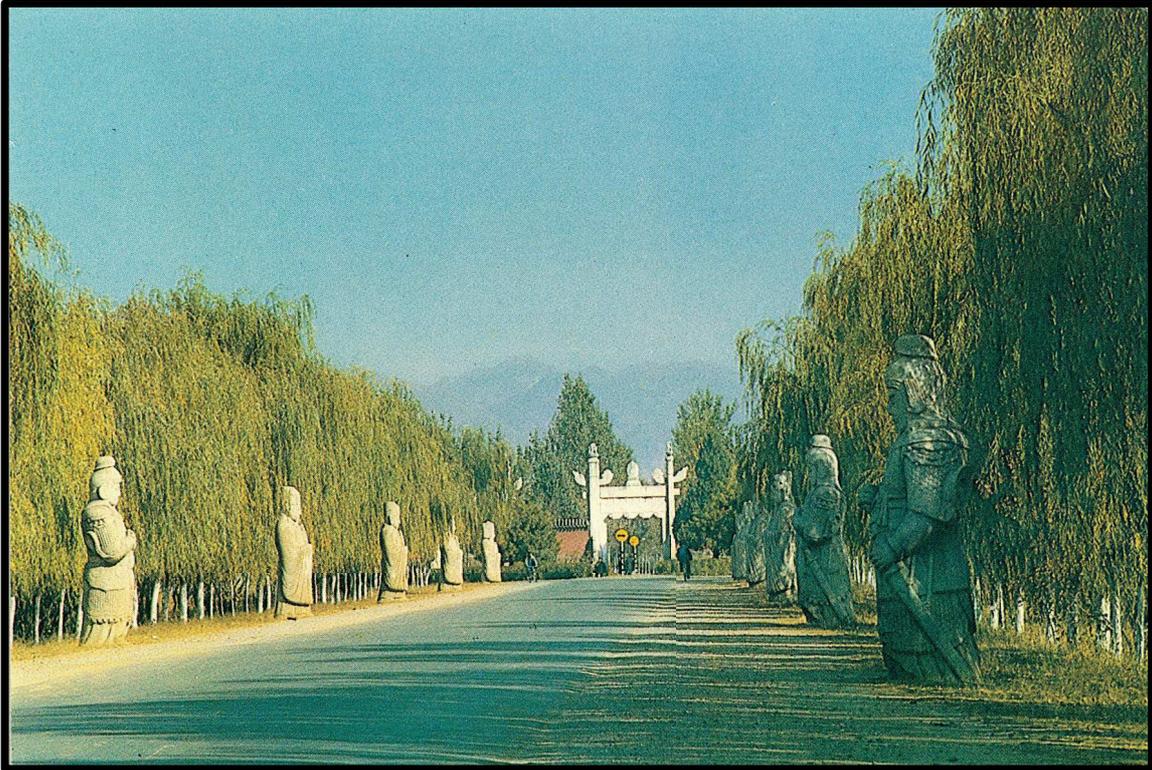
L'époque Ming est également la période où l'intérêt des puissances occidentales s'éveille pour la Chine. Dès 1557, les Portugais s'étaient installés à Macao, les Espagnols en 1565 aux Philippines, suivis par les Hollandais et les Anglais, qui cherchent à ouvrir des comptoirs commerciaux le long des côtes de la Chine.

Les empereurs de la dynastie Ming ont également été des grands bâtisseurs. C'est surtout Yongle qui, au début du 15^e siècle, embellit et fortifie Pékin. Il fait construire d'imposantes fortifications, formées de remparts aux multiples splendides portes, et de somptueux palais, qui forment la cité impériale comme nous la connaissons actuellement.



*Chine, 1998, n° 3610
Le palais impérial de Pékin*

Parmi les grandes constructions, il faut mentionner la nécropole de la dynastie Ming, également commencée pendant le règne de Yongle. Treize des seize empereurs de la dynastie y sont ensevelis. Cette nécropole est située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Pékin, et occupe un territoire de 40 km². Le culte des morts a une grande importance dans la culture chinoise, et les âmes des empereurs défunts doivent être vénérées comme pendant la vie de l'empereur. C'est pourquoi tous les tombeaux de cette immense nécropole sont de véritables palais impériaux en plus petits. Cette nécropole est inscrite sur la liste du patrimoine culturel mondial de l'UNESCO.



Chine, carte postale avec une vue de la nécropole de la dynastie Ming

C'est également l'époque où l'Église estime le moment opportun pour envoyer des missionnaires en Chine, dans le but d'obtenir des conversions et de pouvoir finalement ranger le pays dans le rang des nations chrétiennes.

Ce programme est confié aux jésuites, qui en Chine, feront preuve de courage, de persévérance, d'efficacité, de bon sens et d'intelligence.

Le véritable fondateur des missions des jésuites en Extrême-Orient est saint François Xavier (1506-1552). Il participe avec Ignace de Loyola à la fondation de la Compagnie de Jésus en 1534 et fait vœu d'aller travailler à la conversion des "infidèles".

En 1540, il est envoyé par le pape Paul III évangéliser les peuples des Indes orientales. Il part en avril 1541 et débarque à Goa en 1542. À partir de 1545, il s'embarque pour Malacca et se rend ensuite aux Moluques. En 1549, il part pour évangéliser le Japon, et de là, projette en 1551 de se rendre en Chine. Mais, à peine arrivé à l'île de Shangchuan, près de la côte chinoise, il y meurt en 1552.

Il sera canonisé en 1622 par le pape Grégoire XV, en même temps qu'Ignace de Loyola.



Portugal, 1952, n^{os} 770/773
500^e anniversaire de la mort de saint François Xavier



Portugal, 2006, bloc 242
500^e anniversaire de la naissance de saint François Xavier



Portugal, 2016, n^o 4088



Inde portugaise
1946, n^o 398



1948, n^o 407



Macao, 1951, n^{os} 346 & 349

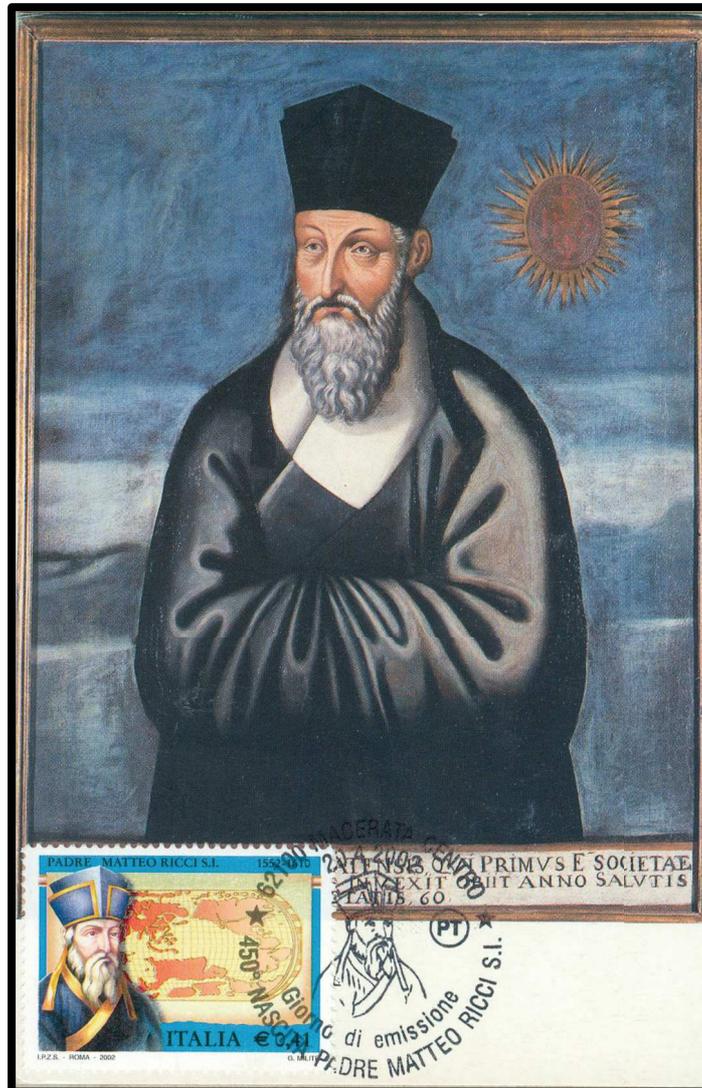


Portugal, 2006, n^{os} 3021/3022
500^e anniversaire de la naissance de saint François Xavier



Macao, 2006, n^o 1337
Saint François Xavier

Le premier jésuite à obtenir des résultats en Chine est l'Italien Matteo Ricci. Né en 1552, il rejoint les rangs des jésuites et part en 1578 pour l'Asie. Il s'installe d'abord à Goa, ensuite à Macao, alors entre les mains des Portugais et qui deviendra le point de départ de toute initiative missionnaire en Chine.



*Italie, carte maximum de 2002 avec le timbre n° 2573
Le père jésuite Matteo Ricci*

Avec son compagnon jésuite Michele Ruggieri, Il atteint la Chine en 1583 et s'installe à Zhaoqing, près de Canton. Il obtient la confiance de l'empereur Wanli qui l'invite à Pékin, où il comprend rapidement qu'il doit s'y présenter comme un savant en non comme un missionnaire. Ayant étudié l'astronomie, la cartographie et les mathématiques, il enseigne ces sciences à la cour impériale, où, grâce à son savoir, il y acquiert l'estime générale.

Il comprend que, s'il veut obtenir des résultats en tant que missionnaire, il doit faire des compromis avec la culture et les traditions chinoises. Il adopte les vêtements chinois, s'adapte au mode de vie des Chinois, et montre une grande tolérance envers la philosophie chinoise, surtout envers l'enseignement de Confucius. Il meurt à Pékin en 1610.



Italie, 2002, n° 2573



Vatican, 2010, n°s 1524/1525



Taiwan, 1983, n°s 1455/1456



Le père jésuite Matteo Ricci



Macao, 2006, n° 1336

Deux grands noms des missions jésuites en Chine sont l'Allemand Johann Adam Schall von Bell et le Flamand Ferdinand Verbiest.

Johann Adam Schall von Bell est né en 1592. Il entre chez les jésuites en 1611 et part pour l'Asie en 1618, où il réside d'abord à Macao. Il arrive en 1623 à Pékin où, jouissant de la protection de l'empereur Shunzhi dont il est devenu le confident, il construit l'observatoire astronomique de Pékin et réalise la réforme du calendrier chinois.



Allemagne, 1992, n° 1435



Taiwan, 1992, n° 2030

Le père jésuite Adam Schall

Il appelle en 1658 le jésuite Ferdinand Verbiest à ses côtés. Ferdinand Verbiest est né en 1623, et il entre en 1643 chez les jésuites. Lui aussi part pour la Chine et arrive à Macao en 1658, où il répond tout de suite à l'appel de Schall.

Schall est nommé à la tête du bureau astronomique chinois, mais sa position privilégiée suscite l'envie et la jalousie de nombreux lettrés chinois. Dès la mort en 1661 de l'empereur Shunzhi, les adversaires de Schall et de Verbiest parviennent en 1664 à causer la disgrâce de ceux-ci. Ils sont d'abord condamnés à mort, mais un tremblement de terre juste avant leur exécution semble un signe divin, et ils sont graciés, mais restent en prison. Libérés en 1665, Schall meurt en 1666, tandis que Verbiest va regagner la confiance de l'empereur Kangxi, et ne mourra qu'en 1688.



*Belgique, 1988,
Cachet commémoratif du père Verbiest*



*Belgique, 1988, carte maximum avec le timbre n° 2305
Le père jésuite Ferdinand Verbiest*

Schall et Verbiest ont bien compris que le respect des valeurs chinoises était primordial pour se maintenir en Chine et pouvoir y exercer leur travail de missionnaire. Mais à partir de 1700, l'interventionnisme romain, qui refuse tout compromis entre le christianisme et la culture chinoise, finit par irriter l'empereur Kangxi. La cour impériale se détourne progressivement des jésuites, qui ne comprennent pas l'obstination de Rome. Les directives très strictes de Rome sont mal reçues aussi bien par les jésuites eux-mêmes que par la cour impériale.

Les successeurs de Kangxi acceptent de moins en moins les exigences du pape et de la Curie romaine, et commencent à considérer le christianisme comme une secte perverse et dangereuse. Les persécutions envers les jésuites et les Chinois convertis se multiplient, et l'envoi de nouveaux missionnaires jésuites est à peu près abandonné, jusqu'à ce que le pape Clément XIV mette un point final aux missions jésuites en 1773.

L'obstination et l'ignorance de l'Église catholique lui ont fait rater une occasion unique d'implanter définitivement la religion chrétienne en Chine.



Macao, 2006, bloc 165

Les grands noms de la présence des jésuites en Asie :

Au centre : Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites

Autour de lui, de gauche à droite : Matteo Ricci, François Xavier, Alessandro Valignano et Melchior Carneiro

III. La dynastie Qing (1644-1912)

Cette dynastie est fondée par les Jürchen, un peuple qui habitait le nord-est de la Chine. Lors de leur prise de pouvoir, ils prennent le nom de *Mandchous*, et la région dont ils proviennent devient ainsi la *Mandchourie*. Ce peuple se révolte déjà en 1618 contre les Ming, et, profitant du déclin de cette dynastie, parvient en 1643 à s'emparer de Pékin. Mais leur leader, Huang Taiji, meurt la même année, et c'est son fils, âgé de six ans, qui est nommé empereur de Chine en 1644 sous le nom de Shunzhi.

Il faut cependant encore une quarantaine d'années aux Qing pour pacifier la Chine, car les Ming ont encore de nombreux partisans, surtout dans le sud. La conquête de Taïwan (Formose) en 1683 met fin à la dernière résistance des Ming.

Taïwan avait été un comptoir hollandais de la *Vereenigde Oostindische Compagnie* jusqu'en 1662, lorsque Koxinga, un des derniers partisans de la dynastie Ming, les en chasse et s'y installe pour poursuivre la lutte contre les Qing.

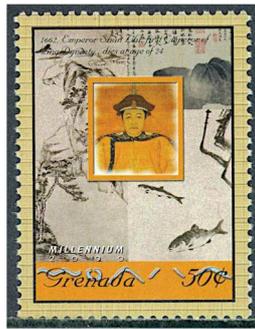


Taiwan, 1962, n°s 406/407
300^e anniversaire de la prise de Taïwan par Koxinga

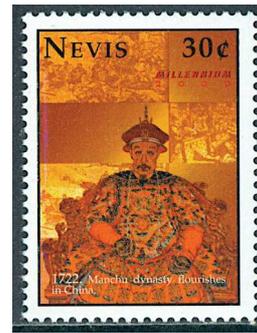


Chine, 2001, n°s 3955/3957
340^e anniversaire de la prise de Taïwan par Koxinga

Le successeur de Shunzhi est Kangxi, qui va régner sur la Chine pendant 61 ans, de 1661 à 1722, et qui commence par y achever la stabilisation intérieure. C'est pendant le règne de Kangxi que l'empire chinois poursuit son expansion avec la soumission du Tibet, de la Mongolie et du Xinjiang (le nord-ouest de la Chine).



*Grenade, 2000, n° 3584
L'empereur Shunzhi*



*Nevis, 2000, n° 1305
L'empereur Kangxi*

L'apogée des Qing se situe au 18^e siècle, avec, après celui de Kangxi, les règnes des empereurs Yongzheng (1723-1735) et Qianlong (1735-1796). Pendant ces trois règnes, la civilisation chinoise connaît son âge d'or dans la culture, la poésie, la calligraphie, la littérature et la peinture.

Kangxi fait rédiger le dictionnaire le plus perfectionné des caractères chinois, et Qianlong, lui-même poète, peintre et calligraphe, rassemble dans la bibliothèque impériale la plus grande collection de livres de toute l'histoire de la Chine. C'est sous son règne qu'est publié le chef-d'oeuvre *Le Rêve dans le pavillon rouge*, qui est considéré comme le point culminant de l'art romanesque chinois.



*Chine, 2016, bloc 199
Le rêve dans le pavillon rouge, sommet de la littérature chinoise*

Jusqu'à la fin du 18^e siècle, les empereurs Qing essaient d'isoler la Chine, et mènent une politique de limitation des contacts avec l'étranger. Les missionnaires jésuites sont d'abord interdits de prédication et chassés de Chine en 1724. Tout commerce de l'Occident avec la Chine par voie maritime se fait soit depuis le port de Macao, qui est aux mains des Portugais, soit depuis quelques villes portuaires autorisées. Sous l'empereur Kangxi, il y avait quatre ports ouverts au commerce avec l'Occident : Canton, Fuzhou, Xiamen et Shanghai. Mais en 1757, l'empereur Qianlong décrète que seule la ville de Canton est encore autorisée à commercer avec l'Occident.

Mais, après la prospérité et le calme relatif du 18^e siècle, les problèmes s'accumulent dès le début du 19^e siècle. Les raisons en sont multiples :

- Une énorme croissance de la démographie, avec une agriculture qui ne parvient pas à suivre, ce qui provoque régulièrement des périodes de famine meurtrière.
- La corruption qui s'installe de plus en plus dans l'administration.
- Mais surtout, la demande accrue en Europe de produits chinois, comme la soie, la porcelaine et surtout le thé, se heurte systématiquement aux restrictions chinoises.

La Chine se fait payer en argent, mais l'Angleterre contourne le problème à partir de 1830 en payant les marchands chinois avec de l'opium, importé en contrebande à partir de l'Inde britannique.

Constatant les ravages causés par l'opium dans la population, le gouverneur Lin Zexu prend en 1839 des mesures énergiques, en interdisant la vente et l'emploi de l'opium et en faisant saisir et détruire d'énormes stocks d'opium (plus de 1 200 000 kilos !).



*Taiwan, 1973, n° 888
Lin Zexu*

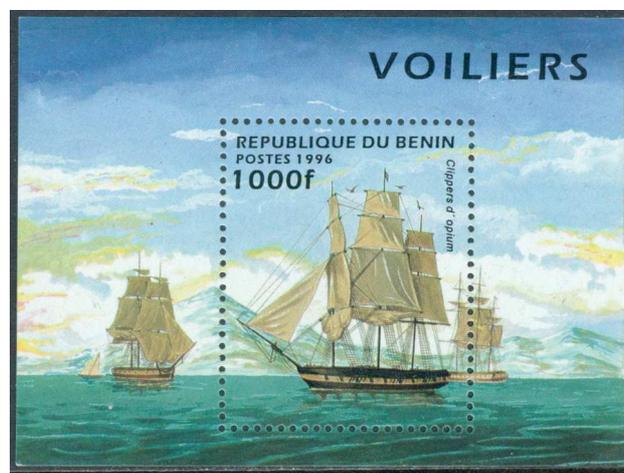


*Chine, 1985, n°s 2738/2739
Lin Zexu et la destruction de l'opium par le feu en 1839 à Humen.*



*Macao, 2014, n°s 1698/1701
Mesures de Lin Zexu contre le trafic d'opium*

Cette initiative nuit fortement au commerce britannique, et l'Angleterre envoie en 1840 une flotte de guerre vers la Chine : c'est la première guerre de l'opium. Cette flotte, nettement mieux équipée, obtient une victoire facile, qui aboutit le 29 août 1842 à la signature du traité de Nankin. Par ce traité, l'Angleterre reçoit Hong Kong, et l'ouverture à son commerce, en plus de Canton, de quatre autres ports chinois. Une énorme compensation financière est payée par la Chine, et... l'opium continue de rentrer en Chine, y exerçant d'énormes ravages.



*Bénin, 1996, bloc 29L
Clippers pour le trafic d'opium vers la Chine*

Mais les puissances occidentales veulent pousser leurs avantages au maximum, et obtenir de plus en plus de privilèges politiques et commerciaux. Après un incident relativement bénin à Canton en 1856, la France et la Grande-Bretagne engagent à nouveau les hostilités contre la Chine : c'est la deuxième guerre de l'opium. Les Européens obtiennent à nouveau une victoire facile, qui aboutit en 1858 à la signature du traité de Tientsin (Tianjin), qui est de nouveau désastreux pour la Chine.

Mais les Chinois se montrent extrêmement récalcitrants à respecter les clauses du traité de Tientsin, et la guerre reprend en 1859. En 1860, les forces franco-britanniques s'emparent de Tientsin, et, arrivées en octobre 1860 devant Pékin, elles saccagent et pillent la cité impériale et incendient le Palais d'Été. La Chine est une fois de plus contrainte de s'incliner, et signe le 18 octobre 1860 la convention de Pékin, qui confirme toutes les clauses du traité de Tientsin de 1858.

Se relevant à peine de la première guerre de l'opium et impliquée en plein dans la deuxième guerre de l'opium, la dynastie Qing doit faire face à une série de révoltes, dont la principale est la révolte des Taiping, qui commence en 1850. Cette révolte, menée par un visionnaire religieux, Hong Xiuquan, se propage très rapidement. Les rebelles parviennent en 1853 à s'emparer de Nankin, et vont même jusqu'à menacer Tientsin et Pékin. Leur succès est dû à la philosophie, pour ne pas dire la religion, propagée par les Taiping : ils veulent procéder à une réforme sociale radicale, avec l'abolition de la propriété privée, et la mise en place d'une société égalitaire. Le régime communiste chinois considère la révolte des Taiping comme la première manifestation de l'évolution vers le communisme.

Il faut quatorze ans aux forces gouvernementales et l'aide des troupes occidentales pour venir à bout de cette révolte, qui se termine en 1864 par la reprise de Nankin. On estime le nombre de morts causés par cette révolte entre vingt et trente millions, ce qui en fait la guerre civile la plus meurtrière de toute l'histoire.



*Chine, 1951, n°s 920/923
100^e anniversaire de l'insurrection des Taiping*

IV. Les concessions internationales

La dynastie Qing, qui avait essayé de limiter au maximum les contacts de la Chine avec l'étranger, est de plus en plus confrontée aux puissances occidentales qui désirent au contraire, à leur profit, intensifier leurs relations avec la Chine.

Personne n'a mieux résumé la situation de la Chine au 19^e siècle qu'Edgar Faure : "La Chine est une belle au Bois Dormant, mais ce n'est pas un prince charmant qui va l'éveiller". C'est la force des armées occidentales qui va la réveiller, mais aussi l'humilier.

Tout commence en 1757, lorsque l'empereur Qianlong décrète que seule la ville de Canton serait ouverte au commerce avec les "barbares étrangers". Les marchands occidentaux sont confinés dans un quartier où chaque nation aura sa factorerie, treize au total.

Après la première guerre de l'opium et le traité de Nankin de 1842, la Grande-Bretagne reçoit la souveraineté sur Hong Kong et quatre ports sont ajoutés à Canton pour le commerce avec l'extérieur : Amoy (actuellement Xiamen), Fuzhou, Ningbo et Shanghai.

Après la deuxième guerre de l'opium, le traité de Tienstsin de 1858, confirmé par la convention de Pékin de 1860, ouvre onze nouveaux ports, dont Tientsin, au commerce. Ces traités donnent la liberté de culte en Chine pour les chrétiens, et autorise l'exportation de la main d'œuvre chinoise en Amérique. Ce sont les "coolies", qui joueront un grand rôle dans la construction des chemins de fer en Amérique. Finalement, une partie de la Mandchourie est cédée à la Russie.

La Chine est également contrainte d'accepter la présence de diplomates étrangers auprès de la cour impériale à Pékin, et la création d'un ministère des Affaires étrangères, le *Tsong-li Ya-men*, pour assurer les contacts avec les Occidentaux, qui cessent d'être des "barbares et des diables" et deviennent des "puissances étrangères".

Les puissances étrangères peuvent s'installer depuis le traité de Nankin de 1842 dans des "concessions" : ce sont des territoires situés dans les villes portuaires, qui restent officiellement sous souveraineté chinoise, mais où les habitants occidentaux dépendent entièrement de l'administration, dirigée par un consul général, de la puissance qui s'est vu octroyer la concession.



*Chine (Shanghai), 1893, n° 115
50^e anniversaire des premières concessions en Chine*

Neuf puissances occidentales ont obtenu des concessions en Chine : ce sont la France, la Grande-Bretagne, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, l'Italie, le Japon, la Russie, les États-Unis et la Belgique. Shanghai et Amoy disposaient également d'une concession internationale.

À Pékin, l'ensemble des ambassades étrangères était regroupé dans un quartier concédé aux Occidentaux, nommé le *Quartier des légations de Pékin*. Ce quartier jouera un grand rôle en 1900 dans la guerre des Boxers.

Comme ces concessions disposaient d'une autonomie postale, un aperçu très succinct de l'activité postale de ces concessions est donné ici.

1) La Belgique.

La Chine avait accordé une concession à la Belgique à Tsientsin. En 1906, des projets pour des surcharges "*CHINE*" et une valeur en cents sur des timbres belges de 1893 avaient été présentés, mais ces timbres ne furent jamais émis, car, malgré tous les efforts du roi Léopold II, la concession belge de Tientsin n'a jamais été opérationnelle, par manque d'intérêt des groupes financiers belges.



Projet de timbre-poste pour la concession belge de Tientsin (facsimilé)

2) Allemagne

Initialement, l'Allemagne employait pour son bureau postal de Shanghai les timbres de la métropole avec des oblitérations locales, d'abord avec "*Kaiserlich / Deutsche / Postagentur / Shanghai*", plus tard avec simplement "*Shanghai*". Après Shanghai vint s'ajouter le bureau postal de Tientsin.



Les premiers cachets allemands employés à Shanghai

À partir de 1898, l'Allemagne emploie dans ses bureaux chinois les timbres allemands avec la surcharge "*China*".



Timbres allemands surchargés "China"

3) L'Italie

L'Italie n'a eu son propre service postal en Chine qu'à partir de 1917. À la légation à Pékin et dans sa concession à Tsientsin, l'Italie emploie les timbres italiens surchargés "*Pechino*" ou "*Tientsin*", pour leurs bureaux qui seront fermés le 31 décembre 1922.



Timbres italiens surchargés "Pechino" ou "Tientsin"

4) Les États-Unis

Les États-Unis emploient leurs propres timbres, et ce n'est qu'à partir de 1919 qu'ils appliquent une surcharge "*SHANGHAI / CHINA*" sur leurs timbres, pour leur bureau postal de Shanghai qui sera fermé le 31 décembre 1922.



Timbres américains surchargés "SHANGHAI / CHINA"

5) La France

Pour leurs premiers bureaux à Shanghai et Tientsin, les Français emploient les timbres-poste de la métropole, oblitérés avec un cachet à chiffres qui renseigne sur l'origine, p.e. 5104 = Shanghai.



Timbre français oblitéré avec le cachet "Gros chiffres 5104" de Shanghai

Plus tard, sept nouveaux bureaux ont été ouverts en Chine septentrionale : Hankou, Tchefou (actuellement Yantai), Pékin, Amoy, Arsenal-Pagoda, Fou-Tchéou (actuellement Fuzhou) et Ningbo. Dans ces bureaux, les timbres français sont d'abord employés avec une surcharge "*CHINE*". À partir de 1902, des nouveaux timbres sont émis spécialement pour ces bureaux : ils portent la mention "*CHINE*".



Timbres français avec la surcharge "Chine"



Timbres émis spécialement pour les bureaux français en Chine septentrionale

À partir de 1900, après que la France eut assuré définitivement sa domination sur l'Indochine à la fin de la guerre franco-chinoise de 1881-1885, sept bureaux ont encore été ouverts en Chine méridionale : Canton, Hoi-Hao, Tchongking, Yunnan-Fou, Mongtseu, Pakhoï et Kouang-Tchéou. Bien que situés en Chine, ces sept bureaux dépendent administrativement de l'Indochine. Ils seront tous fermés le 31 décembre 1922, sauf Kouang-Tchéou qui continuera son activité jusqu'en 1943.

Ils emploient d'abord les timbres d'Indochine, soit avec une surcharge commune "CHINE", soit avec une surcharge individuelle pour chaque bureau.



Timbres de l'Indochine surchargés "CHINE", pour les bureaux français en Chine méridionale

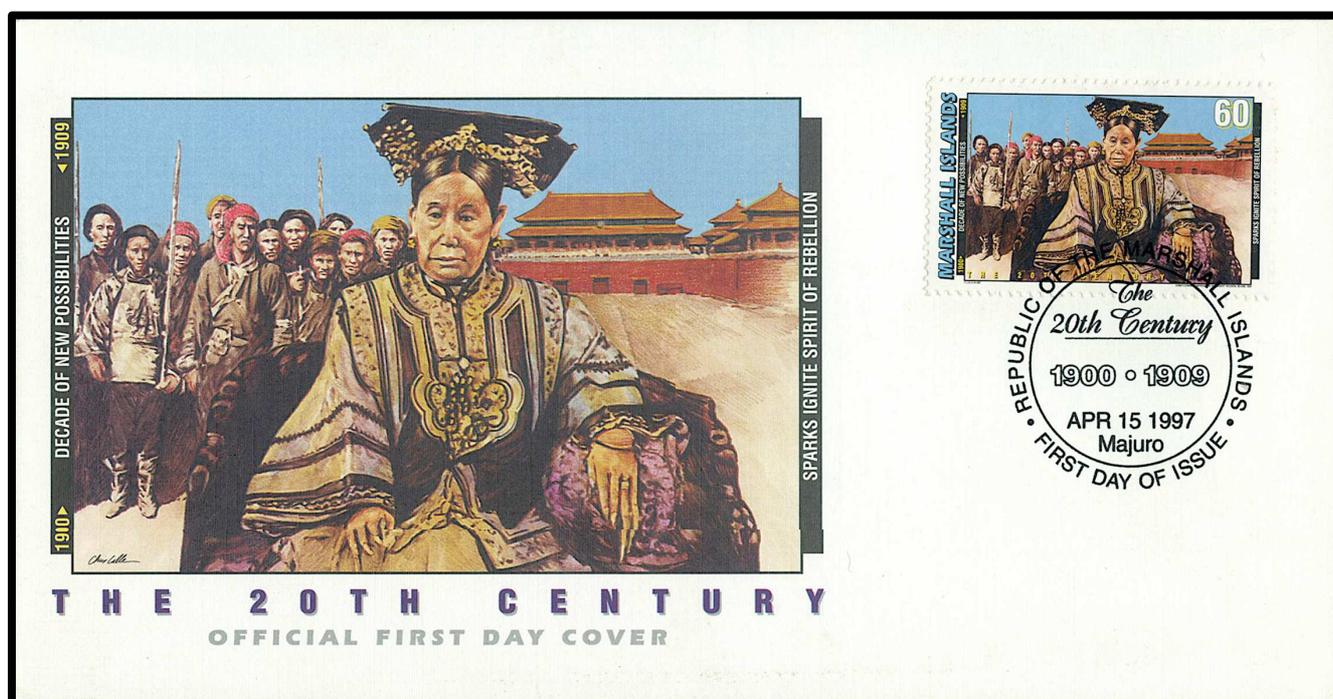


Timbres de l'Indochine avec une surcharge individuelle pour chaque bureau français en Chine méridionale

V. Le déclin et la chute de l'empire (1860-1912)

Entretemps, à la cour impériale, deux tendances vont s'opposer. Il y a d'abord la tendance extrêmement conservatrice et xénophobe, dirigée par l'impératrice douairière Cixi (Tseu-Hi). Bien qu'elle n'ait jamais été officiellement impératrice, elle a dirigé la cour impériale depuis 1861 jusqu'à sa mort le 15 novembre 1908. En 1861, son fils Tongzhi devient empereur à l'âge de cinq ans, mais il meurt en 1875 à peine âgé de 18 ans. Cixi place alors son neveu sur le trône, qui devient l'empereur Guangxu et qui mourra - empoisonné ? - le 14 novembre 1908, un jour avant sa tante.

Ces deux empereurs n'auront aucun pouvoir, et c'est Cixi qui assume la régence et dirige la politique impériale. Pour elle, les Occidentaux restent des barbares méprisables.



*Marshall Islands, FDC de 1997 avec le timbre n° 769
L'impératrice Cixi (Tseu-Hi)*

Mais il y a également à la cour une tendance beaucoup plus réaliste, qui constate l'avance des puissances occidentales dans tous les domaines, et qui rêve d'importer les techniques occidentales. Le principal partisan de cette tendance est l'homme d'État et diplomate Li Hongzhang, qui sera depuis la guerre des Taiping jusqu'à la guerre des Boxers le principal interlocuteur de la Chine avec les puissances occidentales. Il rêve de moderniser la Chine, par exemple en autorisant la construction de chemins de fer par les Européens, et modernise l'armée et la marine. Il est étonnant que ce grand serviteur de la Chine n'ait pas encore reçu l'honneur d'un timbre-poste en Chine.

Malheureusement, sous Cixi, c'est toujours la tendance conservatrice et xénophobe qui l'emporte, ce qui causera finalement la perte de l'empire.

La Chine va connaître une nouvelle humiliation avec la guerre franco-chinoise de 1881 à 1885. Un traité avait été signé en 1874 entre la France et la cour impériale de Hué au Vietnam, qui confirmait que la Cochinchine était française et qui donnait un vague protectorat de la France sur le reste du Vietnam. Mais le Vietnam s'allie ensuite à la Chine pour refouler les Français hors de leur pays, ce qui provoque la guerre franco-chinoise de 1881 à 1885.

Les Français s'emparent de Hanoï en 1882, mais les forces sino-vietnamiennes reprennent la ville en 1883, causant de lourdes pertes aux forces françaises. L'amiral Amedée Courbet est alors envoyé au Tonkin, où il obtient de belles victoires, qui forcent les Vietnamiens à signer en juin 1884 le traité de Hué, qui confirme le protectorat français sur l'Annam et le Tonkin.



*Indochine, 1943-1945, n°s 263A & 266
L'amiral Amedée Courbet*

Mais les Chinois continuent la guerre, et en février 1885, mettent en déroute deux brigades françaises à Lang Son. Cette "défaite de Lang Son" provoque en France la chute du ministre Jules Ferry.

Mais, malgré ces quelques défaites, la victoire française est finalement totale, et le 9 juin 1885, le traité de Tientsin met fin à la guerre. La Chine doit accepter, comme le Vietnam l'avait déjà fait en 1884, le protectorat français sur le Tonkin et l'Annam et perd toute suzeraineté sur l'Indochine.

Un nouveau coup au prestige de la Chine sera donné par la guerre sino-japonaise de 1894-1895. Cette guerre est déclenchée par un conflit concernant la Corée, où les deux nations veulent établir leur suzeraineté.

Le Japon s'est modernisé en un temps record sous l'empereur Mutsuhito, et son armée, bien entraînée et techniquement supérieure, remporte une victoire facile. La marine chinoise est entièrement détruite le 17 septembre 1894, et après cette victoire navale, les Japonais débarquent en Chine et défont facilement l'armée chinoise, qui est obligée de demander la paix en 1895.



Le général Kitashirakawa

L'amiral Arisugawa

Japon, 1896, n°s 89/92

Deux membres de la famille impériale japonaise qui se sont illustrés pendant la guerre sino-japonaise

La guerre sino-japonaise se termine par le traité de Shimonoseki, signé le 17 avril 1895, et qui est une fois de plus désastreux pour la Chine.

Les puissances occidentales, constatant une fois de plus l'insigne faiblesse de l'empire chinois, se préparent à la curée, et s'arrogent de plus en plus de privilèges et de territoires en Chine.

- Le Japon reçoit Taïwan et la suzeraineté sur la Corée. Initialement la péninsule de Liaodong, avec les ports stratégiquement très importants de Port Arthur (Lüshunkou) et de Dairen (Dalian), lui est également accordée, mais suite à l'intervention combinée de la Russie, de la France et de l'Allemagne, le Japon doit restituer ce territoire à la Chine, qui s'empresse de le céder à la Russie.

- La Russie reçoit en plus le droit de construire le chemin de fer transmandchourien, ce qui lui donne le contrôle de fait sur toute la Mandchourie.

- La Grande-Bretagne reçoit un grand territoire autour de la ville portuaire de Weihaiwei.

- La France augmente ses possessions en Chine méridionale, et la concession de Kouang-Tchéou devient un territoire français à part entière. Kouang-Tchéou ne sera rétrocédé à la Chine qu'en 1943.

- L'Allemagne reçoit la zone autour de la ville portuaire de Kiautschou (Kiaou-Tchéou). Elle y emploie d'abord les timbres allemands oblitérés "TSINGTAU" ou "KIAUTSCHOU", ensuite les timbres allemands avec la surcharge "China", et finalement les timbres classiques des colonies allemandes (le yacht impérial *Hohenzollern*) avec la mention "KIAUTSCHOU".



Timbres allemands employés à Kiautschou

L'avidité des puissances occidentales à se partager la Chine a donné lieu à d'innombrables caricatures, comme celle-ci :



La Grande-Bretagne (la reine Victoria), l'Allemagne (l'empereur Guillaume II), la Russie (le tsar Nicolas II), la France (représentée par Marianne) et le Japon (l'empereur Mutsuhito) découpent et se partagent la tarte chinoise

Le jeune empereur Guangxi, stimulé par le lettré Kang Youwei, essaie encore de redresser la situation et lance en 1898 un vaste programme de modernisation de la Chine. Ce programme - connu comme la *Réforme des Cent Jours* - est lancé le 11 juin, mais est brusquement interrompu dès le 21 septembre par Cixi, qui obtient l'aide de Yuan Shikai, le commandant de la nouvelle armée. L'empereur Guangxu est déclaré incapable de régner et est relégué pour le restant de ses jours dans un palais au milieu d'un lac dans la cité impériale. Il mourra le 14 novembre 1908, un jour avant sa tante Cixi. Il est fort probable qu'il ait été empoisonné par Cixi, pour qu'il ne puisse pas reprendre le pouvoir après la mort de celle-ci.

Un grand nombre des partisans de la réforme sont emprisonnés et exécutés, et Kang Youwei a tout juste le temps de s'enfuir au Japon. Mais la révolte continue de gronder : des mouvements nationalistes se développent aussi bien en Chine qu'à l'étranger, comme celui fondé en 1894 à Honolulu par Sun Yat-sen et celui fondé en Chine même par Huang Xing.



*Chine, 1986, n°s 2801/2802
Sun Yat-sen*



Huang Xing



*Chine, 1932, n°s 239 & 241 & 1940, n° 324
Huang Xing*

Cixi, sentant la révolte gronder, stimule et soutient en sous-main une secte, nommée les Boxers, farouchement opposée à la présence des étrangers et à tout ce qu'ils apportent à la Chine (chemins de fer, industrie, techniques modernes, journaux, religion chrétienne, etc.). Ils commencent par s'attaquer aux missionnaires et aux chrétiens chinois, ensuite à massacrer les ressortissants occidentaux et à détruire tout ce qui n'est pas foncièrement chinois.

Estimant l'occasion propice, Cixi licencie une partie de son armée, mais permet aux licenciés de garder leurs armes : c'était leur donner un feu vert clair et net pour se joindre aux Boxers.

Le baron von Ketteler, le chef de la légation allemande, est assassiné le 20 juin 1900 à Pékin, où tous les Occidentaux se réfugient dans le quartier des légations, qui est fortifié.

Le siège du quartier des légations va durer 55 jours, du 20 juin au 14 août 1900. Barricadés, les défenseurs font preuve d'une tenacité à toute épreuve, conscients que leur seule chance de survie était de résister jusqu'au bout.

Entretemps, une armée internationale est mise sur pied en un temps record, pour dégager les assiégés de la capitale. Elle comprend des troupes de huit nations : l'Allemagne, le Japon, la Russie, l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, la France, le Royaume-Uni et l'Italie. La capitale est atteinte le 14 août 1900 et les assiégés sauvés in extremis. C'est la première fois dans toute l'histoire mondiale qu'une force multinationale de cette ampleur est mise sur pied.

Cixi parvient à s'enfuir et assiste impuissante à la répression impitoyable de la part des grandes puissances. Afin de pouvoir regagner sa capitale, elle donne l'ordre aux troupes impériales de participer à la répression des Boxers, auxquels elle avait donné quelques mois plus tôt son soutien total...

Un nouveau traité de paix est signé le 7 septembre 1901, et Cixi peut regagner Pékin au début de 1902. Elle est contrainte, contre sa volonté, d'introduire des réformes, surtout dans le domaine de l'éducation, qui est occidentalisée, et de l'armée, qui est modernisée.

La belle entente ne dure pas longtemps, car la Russie veut prendre le contrôle sur toute la Mandchourie et sur la Corée, ce que le Japon, qui se sent menacé, refuse d'accepter. La guerre éclate entre les deux nations en 1904, et, contre toute attente, les Japonais prennent le dessus aussi bien sur terre que sur mer.

Port Arthur doit capituler en janvier 1905 et en mai 1905, la flotte russe, envoyée pour secourir Port Arthur, est anéantie par la flotte japonaise dans le détroit de Tsushima. C'est une catastrophe pour la Russie, qui est obligé de laisser la Corée aux mains des Japonais et de céder Port Arthur au Japon.

C'est la première guerre perdue par une puissance européenne face à un pays asiatique.



*Carte postale japonaise montrant la bataille navale devant Port Arthur.
Cette carte a été envoyée par un membre de la légation française à Port Arthur*



Russie, 2004, bloc 274

*100^e anniversaire de la défense de Port Arthur face aux Japonais.
Il est rare de voir un pays commémorer une défaite par des timbres...*

Le Japon a honoré les deux grands vainqueurs de cette guerre : le général Maresuke Nogi, qui s'est emparé de Port Arthur, et l'amiral Tōgō Heihachirō, le vainqueur de la bataille de Tsushima.



Japon, 1937, n^os 241/242

Le général Maresuke Nogi

L'amiral Tōgō Heihachiro



Japon, 1936, n^os 231/233

*30^e anniversaire de l'installation des Japonais dans le Guandong, dans le sud de la Mandchourie,
dont ils ont expulsé les Russes après la guerre de 1904-1905*

VI. Les Seigneurs de la Guerre (1912-1928)

Pour réaliser les réformes que Cixi est contrainte d'introduire en Chine, elle fait appel à son commandant en chef de l'armée, Yuan Shikai. C'est un personnage retors, dénué de scrupules, qui a déjà trahi l'empereur Guangxi lors de la *Réforme des Cent Jours* en 1898, et qui a d'abord, toujours en accord avec Cixi, soutenu les Boxers avant de participer à leur répression. Yuan Shikai profite surtout de la situation pour agrandir et moderniser l'armée, qu'il compte bien employer à son profit personnel.

À la mort de Cixi, c'est Puyi, un enfant de moins de trois ans, qui est placé sur le trône, mais la Chine a évolué, et la jeunesse commence à s'eupéaniser (vêtements, manière de vivre, emploi d'appareils ménagers, déplacements à bicyclette, etc.).



Espagne, enveloppe avec la photo du jeune empereur Puyi



Chine, 1909, n°s 80/82

Premier anniversaire du règne de Puyi, dont le nom d'empereur est Xuantong

Sun Yat-sen, qui vit en exil depuis 1895 mais qui continue sans cesse de récolter des fonds et de rallier de plus en plus de partisans, fonde en 1905 le *Tongmenghui*, une organisation née de la fusion de plusieurs mouvements nationalistes chinois, dont le plus important, à côté de celui de Sun Yat-sen lui-même qui s'appelle le *Xingzhonghui*, (= "Mouvement pour la régénération de la Chine") est celui de Huang Xing. Le *Tongmenghui* poursuit trois objectifs : enlever tout pouvoir aux Mandchous, éliminer la monarchie et ouvrir la voie vers une république sociale.



Chine, 1912, n°s 122, 123 & 126



Chine, exemples des très nombreux timbres d'usage courant à l'effigie de Sun Yat-sen, entre 1931 et 1949



Chine, 1966, n° 1701



Chine, 1999, n° 3760
Sun Yat-sen



Chine, 1956, n°s 1090/1091



Le *Tongmenghui* n'était qu'un mouvement, et il faut attendre 1912, après la proclamation de la république, pour que Sun Yat-sen transforme ce mouvement en un véritable parti politique, le *Kuomintang* (Parti nationaliste chinois). Cependant, en Chine, on fait remonter la création du Kuomintang à 1894, qui est en fait l'année de la création du *Xingzhonghui*, le premier mouvement révolutionnaire fondé par Sun Yat-sen à Honolulu.



*Chine, 1944, n°s 418/422
50^e anniversaire du Kuomintang. Sun Yat-sen*



*Taiwan, 1964, n°s 497/498
70^e anniversaire du Kuomintang. Sun Yat-sen*



*Taiwan, 1994, n°s 2140/2141
100^e anniversaire du Kuomintang. Portrait de Sun Yat-sen*

Constatant le succès de ses idées en Chine même parmi les étudiants, parmi certains cadres de l'armée et parmi nombre de commerçants et d'artisans, Sun Yat-sen estime le moment venu, et le 10 octobre 1911, la révolte éclate à Wuchang. Cette révolte gagne en un temps record tout le sud de la Chine, où la population et les forces armées se joignent à l'insurrection.

En quelques mois, Shanghai, Hankou, Canton et Nankin tombent aux mains des révolutionnaires, qui sont maîtres du sud et du centre de la Chine. Sun Yat-sen proclame le 1^{er} janvier 1912 à Nankin la République chinoise, dont il devient le président provisoire.



*Chine, 2011, n°s 4874/4875
100^e anniversaire de la révolution de 1911*



*Chine, 1961, n°s 1364/1365
50^e anniversaire de la révolution de 1911
Le soulèvement de Wuchang Sun Yat-sen*



*Taiwan, 2011, bloc 164
100^e anniversaire de la révolution de 1911. Sun Yat-sen*

La cour impériale de Pékin comptait sur Yuan Shikai pour écraser l'insurrection, mais celui-ci joue une fois de plus un double jeu. Il reprend Hankou et négocie avec les leaders de la nouvelle république. Le 12 février 1912, il obtient l'abdication de l'empereur Puyi (qui n'a toujours que 6 ans), ce qui met fin à un empire plusieurs fois millénaire.

Mais il demande en contrepartie d'être nommé lui-même à la présidence de la jeune république, et Sun Yat-sen est contraint d'accepter, n'ayant pas les forces armées pour s'opposer à cette demande. Yuan Shikai devient ainsi le 10 mars le président de la République chinoise, en remplacement de Sun Yat-sen. Yuan Shikai transfère la capitale de Nankin à Pékin, où des élections ont lieu en février 1913 pour installer une Assemblée nationale. Le Kuomintang, dirigé par Song Jiaoren, y obtient une victoire écrasante, face au Parti républicain fondé par Yuan Shikai. Song Jiaoren est pressenti pour devenir le premier ministre de la Chine, mais il est assassiné le 20 mars 1913, fort probablement sur l'instigation de Yuan Shikai, dont Song Jiaoren voulait réduire le pouvoir.



*Chine, 1932, n°s 236 & 238 & 1941, n°s 314 & 327
Song Jiaoren*



Chine, 1991, n° 3086

La tension monte entre Yuan Shikai et le Kuomintang, au point que Sun Yat-sen, ne se sentant plus en sécurité, s'enfuit en août 1913 au Japon pour organiser une nouvelle révolution, cette fois-ci dirigée contre Yuan Shikai. Mais celui-ci, dévoré d'ambition, prend les devants : il dissout le parlement en janvier 1914, et se proclame... empereur le 12 décembre 1915 ! Mais il avait sous-estimé l'opposition du peuple, surtout du monde politique et des intellectuels, mais aussi d'une grande partie de l'armée. Il est contraint de renoncer au titre d'empereur le 22 mars 1916, et il meurt peu de temps après, le 4 juin 1916.

Il laisse le pays dans un chaos total, qui va durer trois décennies.



*Chine, 1912, n°s 133/135
Yuan Shikai*

La Chine se défait, aucun clan n'ayant assez de force pour s'imposer aux autres. Elle se divise en une multitude de territoires aux frontières mouvantes, dirigés par des gouverneurs, des chefs militaires ou même des chefs de brigands : c'est l'époque des "Seigneurs de la Guerre", dont le plus important est Zhang Zuolin, qui "régnera" longtemps sur le nord de la Chine.



*Chine, 1928, n°s 209/212
Zhang Zuolin*

Il faut, dans cette période d'indescriptible anarchie et de chaos, distinguer quelques points importants :

- La Chine républicaine avait choisi en 1917 le camp des Alliés pendant la première guerre mondiale, mais n'en tira aucun profit : au traité de Versailles de 1919, les possessions allemandes en Chine sont données au Japon. La Chine refuse de signer le traité de Versailles, et le ressentiment chinois contre les Japonais va sans cesse s'accroître.

- Pour essayer de rassembler la nation, Sun Yat-sen retourne en 1917 en Chine et fonde en 1921 un gouvernement national dont il est le président, dans le but de combattre les Seigneurs de la Guerre et d'amorcer la réunification. Il fonde en 1924 l'Académie militaire de Huangpu (Whampoa), près de Canton.



Chine, 1994, n° 3219



Chine, 2014, n° 5133

70^e et 90^e anniversaire de l'Académie militaire de Huangpu

- En 1921 est fondé en 1921 à Shanghai le Parti communiste chinois, dont le chef de file est Li Dazhao. Il est à noter que Mao Zedong était déjà présent à la toute première réunion, mais n'y joua aucun rôle. Li Dazhao sera fait prisonnier et exécuté en 1928 par Zhang Zuolin.



Chine, 1961, n°s 1355/1359

40^e anniversaire de la création du Parti communiste chinois en 1921



Chine, 1989, n°s 2965/2966
Li Dazhao

- Depuis Canton, cherchant partout des appuis pour vaincre les Seigneurs de la Guerre, Sun Yat-sen s'allie aux communistes. La collaboration entre le Kuomintang et le Parti communiste est étroite, mais Sun Yat-sen meurt le 12 mars 1925. Après sa mort, c'est Tchang Kai-chek, le commandant de l'Académie militaire de Huangpu, qui prend rapidement la direction du Kuomintang, dont il devient le leader incontesté aussi bien politique que militaire.



Chine, 1945, n°s 435/440
Tchang Kai-chek

Ayant consolidé son pouvoir, il part en 1926 en guerre contre les Seigneurs de la Guerre, et à la fin de 1927, il contrôle une grande partie de la Chine méridionale et centrale.

Mais en 1927, les communistes se sont rendus maîtres de Shanghai. Tchang Kai-chek, inquiet de la force des communistes, met une fin brutale à l'alliance entre le Kuomintang et les communistes, et le 12 avril 1927, il lance une attaque contre les communistes de Shanghai : c'est le "*massacre de Shanghai*", qui sera à la base de la guerre civile entre nationalistes et communistes qui va ravager la Chine pendant vingt ans.

En 1928, Tchang Kai-chek attaque Pékin, qui était toujours aux mains de Zhang Zuolin, pourtant tout aussi anticommuniste que Tchang Kai-chek lui-même. En juin 1928, Pékin tombe aux mains de l'armée du Kuomintang, et Zhang Zuolin est tué pendant sa fuite le 4 juin 1928. La Chine est officiellement réunifiée, mais plus divisée que jamais : il y a d'un côté les nationalistes du Kuomintang, installés à Nankin et dirigés par Tchang Kai-chek, et de l'autre côté les communistes, dont Mao Zedong prendra rapidement la direction. Et en plus il y a le Japon, qui attend son heure pour envahir la Chine et en faire un territoire vassal du Japon.



*Chine, 1929, n°s 213/216
Réunification de la Chine. Tchang Kai-chek*



*Chine, 1946, n°s 557/562
60^e anniversaire de Tchang Kai-chek*

Lorsque le Japon envahit en septembre 1931 la Mandchourie, Tchang Kai-chek quitte la présidence pour se consacrer entièrement à sa tâche de chef de l'armée nationaliste. La présidence est donnée à Lin Sen, qui l'assumera jusqu'à sa mort en 1943, mais qui n'aura aucun pouvoir et ne jouera qu'un rôle purement protocolaire.



*Chine, 1945, n°s 429/434
Le président Lin Sen*

VII. Le Manchukuo (1932-1945)

Après la guerre russo-japonaise (1904-1905), le Japon avait remplacé la Russie en tant que puissance dominante en Mandchourie.

Pour protéger la ligne de chemin de fer de la Mandchourie du Sud, qui leur était attribuée par traité après cette guerre, le Japon envoya une armée en Mandchourie, l'armée du Kwantung (Guandong). Cela commença par quelques contingents, mais très vite les effectifs augmentèrent considérablement pour atteindre plusieurs dizaines de milliers de soldats, et l'armée du Kwantung devint le fer de lance des forces armées impériales japonaises, en vue de la conquête de toute la Chine, et plus tard de toute l'Asie orientale.

Le Japon, cherchant un prétexte pour justifier l'invasion de la Mandchourie, créa "l'incident de Moukden".

Cet "incident de Moukden" eut lieu le 18 septembre 1931 en Mandchourie du Sud, lorsqu'une section de voie ferrée, appartenant à la société japonaise des Chemins de fer de Mandchourie du Sud, près de Moukden, fut détruite. Cet attentat fut très vraisemblablement planifié par les Japonais qui craignaient une unification de la Chine sous l'égide du Kuomintang, perçue comme une véritable menace contre la prééminence japonaise dans la région. Les militaires japonais accusèrent les Chinois d'avoir perpétré l'attentat, donnant ainsi le prétexte à l'invasion immédiate de toute la Mandchourie par les troupes japonaises,

La Société des Nations exigea le retrait immédiat des troupes japonaises, mais essuya un refus du Japon.

Afin de "montrer leur bonne volonté", les Japonais proposent alors de créer en Mandchourie un état indépendant, le Manchukuo. Cet état voit officiellement le jour le 18 février 1932. La ville de Chang Chun est choisie comme capitale, et elle prend un nouveau nom : Hsin King.



*Manchukuo, 1933, n°s 19/22
Premier anniversaire du Manchukuo*

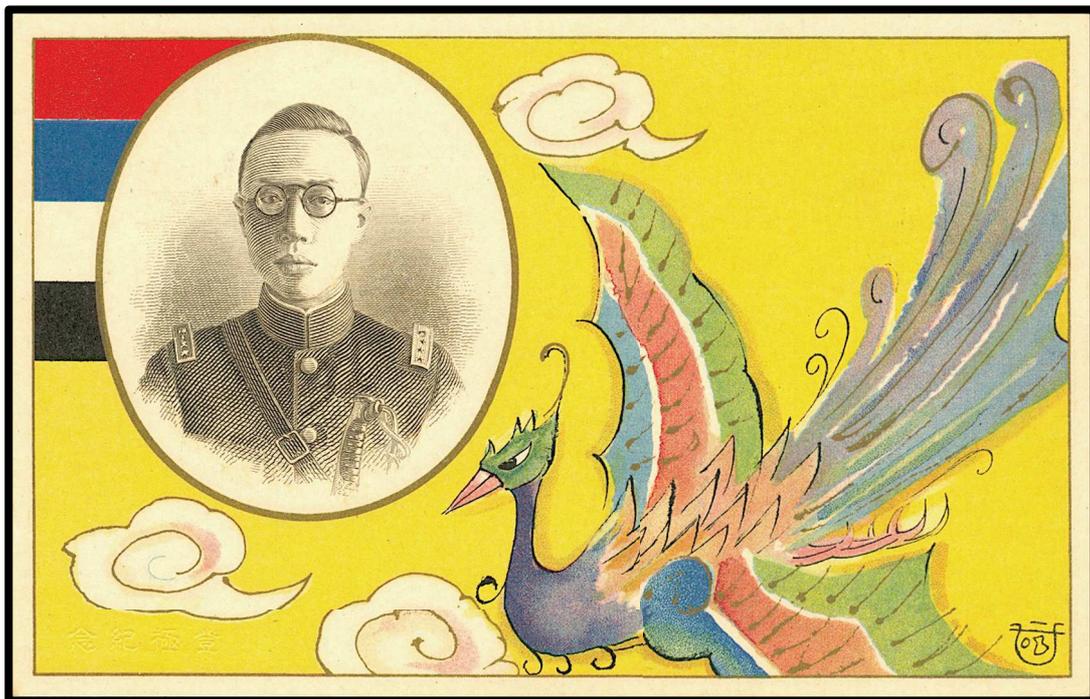


*Manchukuo, 1942, n°s 129/132
Dixième anniversaire du Manchukuo*

Les Japonais nomment Puyi, le dernier empereur de Chine, chef de l'État, mais ils continuent toujours à tirer toutes les ficelles, surtout dans les domaines militaire, avec la présence permanente de l'armée du Kwantung, et politique. Le pauvre Puyi, véritable marionnette, n'a aucun pouvoir et doit se contenter, de concert avec ses ministres, d'entériner toutes les décisions japonaises. Le 1^{er} mars 1934, Puyi est nommé empereur du Manchukuo, sous le nom de Kang Teh, mais cela ne change rien à la situation.



*Manchukuo, 1934, n°s 44/49
Puyi, devenu l'empereur Kang Teh du Manchukuo*



Carte postale de 1934 en l'honneur de Puyi, devenu l'empereur Kang Teh du Manchukuo

La plupart des pays membres de la Société des Nations refusant de reconnaître le Manchukuo, le Japon se retire de la Société des Nations en mars 1933.

Après l'incident du pont Marco Polo, près de Pékin, le 7 juillet 1937 - tout comme six ans plus tôt à Moukden, de nouveau une provocation japonaise mise sur le dos de la Chine - le Japon déclare la guerre à la Chine le 28 juillet 1937.



Chine, 1952, n° 947



Chine, 1995, n° 3315



Taiwan, 1974, n° 965

L'incident du pont Marco Polo, près de Pékin, qui a déclenché en 1937 la guerre entre la Chine et le Japon

Après d'impressionnants succès japonais, la guerre s'enlise, surtout grâce à la coalition temporaire du Kuomintang de Tchang Kai-chek avec les communistes de Mao Zedong. La guerre devient mondiale après le raid japonais sur Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, avec l'entrée en guerre des États-Unis, de la Grande-Bretagne, du Canada et de l'Australie.

Le Manchukuo doit mettre toutes ses ressources économiques - surtout l'industrie métallurgique - au service de l'effort de guerre japonais.

Dès 1941, la conscription est votée au Manchukuo, avec l'enrôlement obligatoire de la jeunesse du Manchukuo dans l'armée du Japon.



Manchukuo, 1941, n°s 125/126
Vote de la loi sur la conscription

Le 1^{er} mai 1943, une nouvelle loi entre en vigueur au Manchukuo : la loi du travail obligatoire dans les usines. Suite à la conscription, instaurée en 1941, de très nombreux ouvriers avaient dû quitter leur travail pour s'enrôler dans l'armée japonaise. Cela diminuait fortement les effectifs disponibles dans les usines. C'est surtout la métallurgie qui souffrait de ce manque de main-d'oeuvre, suite aux besoins accrus engendrés par la guerre. La loi obligeait les citoyens disponibles à travailler dans les usines, en remplacement des conscrits, pour essayer de maintenir l'économie à un niveau suffisant.



Manchukuo, 1943, n°s 137/138
Promulgation en 1943 de la loi sur le travail obligatoire

En 1945, la guerre touche à sa fin, avec l'effondrement japonais. À partir du 8 août 1945, les troupes soviétiques envahissent le Manchukuo et remettent le pouvoir sur la Mandchourie à la Chine. Le Japon capitule officiellement le 15 août 1945, et le 18 août, dans sa tentative de fuite vers le Japon, l'empereur Kang Teh est fait prisonnier par les Russes à Moukden. Il reste prisonnier des Soviétiques jusqu'en 1950. Il est alors remis à la République populaire de Chine, où il est "rééduqué". Il est remis en liberté en 1959 et meurt en 1967.

Entre l'invasion par les Russes en août 1945 et la victoire décisive des communistes chinois en 1948, il y a en Mandchourie une période de chaos, engendré par la lutte entre les nationalistes de Tchang Kai-Chek et les communistes de Mao Zedong.

Les maîtres de poste locaux essaient de faire fonctionner les services postaux aussi bien que possible, mais les seuls timbres-poste disponibles sont les vieux stocks inutilisés du Manchukuo et quelques restants de timbres chinois. Ils fabriquent des cachets avec des matériaux de fortune, et surchargent ces timbres avec le texte "République de Chine, usage temporaire", où quelque chose d'analogue.



*Exemples de surcharges locales dans l'après-guerre en Mandchourie.
Il faut se méfier ses innombrables falsifications !*

VIII. La guerre civile (1928-1949)

Après le “massacre de Shanghai” du 12 avril 1927, le torchon brûle définitivement entre les nationalistes de Tchang Kai-cek et les communistes, où Mao Zedong s'affirme comme le principal leader.

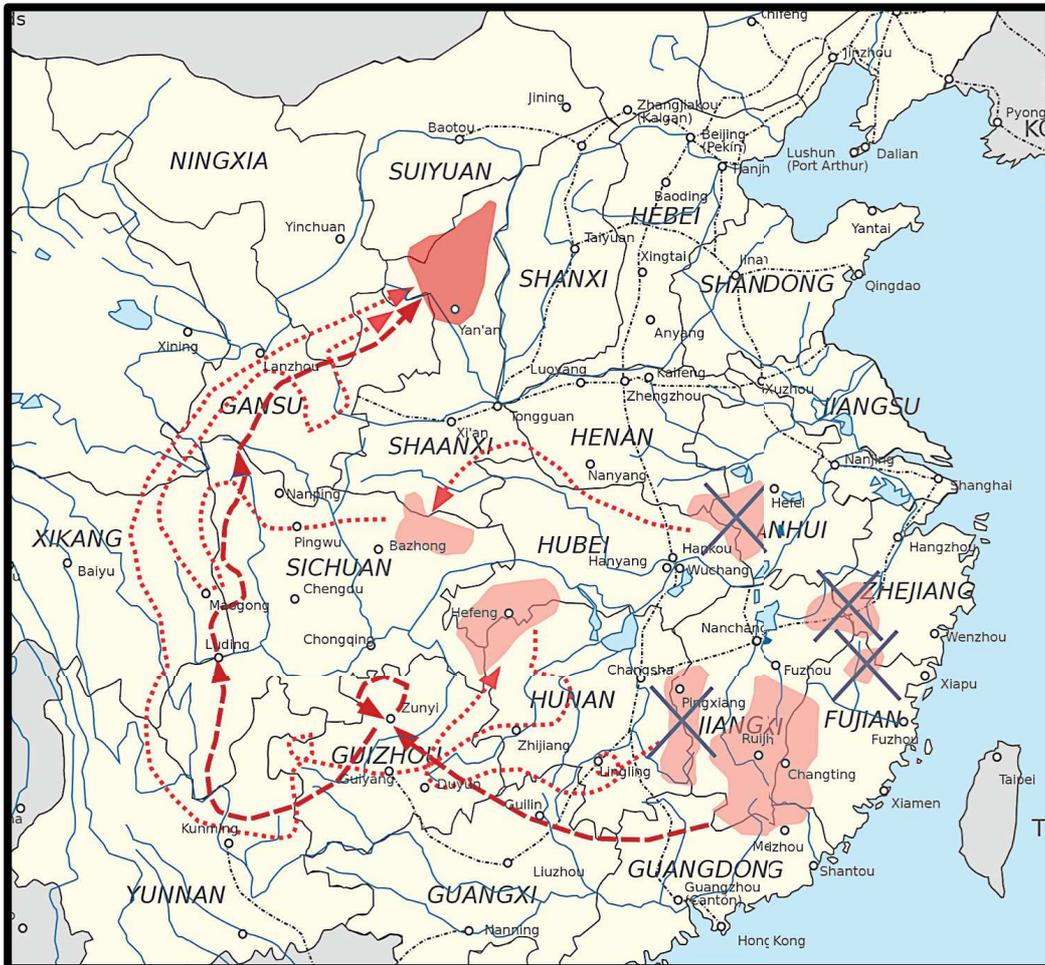
Les communistes fondent déjà en 1927 une armée, qui s'appellera d'abord l'*Armée rouge chinoise*, puis prendra le nom d'*Armée populaire de libération*. Mao Zedong comprend vite que, contrairement à l'Union soviétique, en Chine le communisme ne doit pas chercher sa force dans le prolétariat industriel, mais dans la paysannerie. Il obtient facilement l'adhésion de millions de paysans qui vivent dans une misère désespérante.



Chine, 1977, n°s 2101/2106
Premier anniversaire de la mort de Mao Zedong

Mao Zedong s'installe dans la province de Jiangxi, dans le sud-est de la Chine, et y proclame en 1931 la République soviétique chinoise. Cela engendre évidemment la guerre entre Tchang Kai-cek et Mao Zedong, qui dure de 1931 à 1934.

En octobre 1934, pour échapper à l'encerclement des nationalistes, l'Armée rouge de Mao Zedong quitte son bastion du Jiangxi. Elle va marcher pendant un an, parcourant 12 000 kilomètres à travers montagnes, fleuves et marécages, par tous les temps. C'est l'épopée de la "Longue Marche". Sur 100 000 hommes au départ, très peu (20 000 selon certaines sources, 7 000 selon d'autres) arriveront au but, la province de Shanxi.



La longue marche des communistes en 1934-1935



*Chine, 1955, n°s 1060/1061
20^e anniversaire de la Longue Marche*



*Chine, 1996, n°s 3446/3447
60^e anniversaire de la Longue Marche*

Les deux grands chefs de la longue marche sont Mao Zedong pour les aspects politiques et le général Zhu De (Chu Teh) pour le côté militaire.



*Chine, 1952, n° 950
Mao Zedong et Zhu De*



*1977, n°s 2089/2092
Zhu De*

Pendant ce temps, la majorité du peuple chinois ne comprend pas que nationalistes et communistes mettent toute leur énergie à se combattre, alors que les Japonais, leur ennemi commun, se sont installés en Mandchourie. Pour cette raison, le général nationaliste Zhang Xueliang, le fils du Seigneur de la Guerre Zhang Zuolin, place son chef Tchang Kai-chek aux arrêts le 12 décembre 1936, pour le contraindre à collaborer avec les communistes dans la lutte contre le Japon.

Tchang Kai-chek, menacé de mort, n'a pas le choix : il est contraint d'accepter, et fin 1936, un accord est conclu et le deuxième front uni entre les communistes et les nationalistes est mis sur pied (le premier date déjà des années 1920) contre les Japonais.

Après l'incident du pont Marco Polo, près de Pékin, le 7 juillet 1937, la guerre éclate entre les armées chinoises réunies et l'occupant japonais. C'est une guerre atroce, avec des massacres des deux côtés.

Mais dès 1941, c'est à nouveau la rupture entre les communistes et les nationalistes, qui n'ont jamais collaboré de gaieté de cœur. Depuis cette date, il y a de nouveau deux guerres en Chine :

- celle de chaque armée séparée contre les Japonais.
- celle entre les armées nationalistes et communistes.

Finalement, surtout grâce à l'aide militaire américaine et à la résistance britannique à l'ouest, le Japon est vaincu en 1945.

Tchang Kai-chek et Mao Zedong peuvent enfin se consacrer entièrement à la conquête du pouvoir. La lutte entre les adversaires irréductibles reprend en toute véhémence, malgré les efforts des Américains pour aboutir à une réconciliation.

Initialement, les forces de Tchang Kai-chek ont nettement le dessus, mais la solidité n'est qu'apparente : si les nationalistes tiennent surtout les villes, les communistes trouvent leurs appuis dans les campagnes.

Tchang Kai-chek, qui avait repris la présidence de la Chine nationaliste en 1943, essaie de se rendre plus populaire en faisant voter fin 1946 à Nankin une nouvelle constitution, et en confirmant par des élections sa présidence en 1948.



*Chine, 1946, n°s 553/556
La nouvelle constitution promulguée en 1946*

Les forces communistes, partant de leurs bases campagnardes, s'infiltrèrent progressivement dans toute la Chine. Leur moral est élevé et leur détermination est sans failles, tandis que dans les forces nationalistes, souvent commandées par des officiers incapables et corrompus, la volonté de se battre décroît de jour en jour.

Les communistes parviennent en 1948 à occuper toute la Mandchourie, en avril 1949 ils atteignent le Yangzi Jiang (= le Yang-Tsé-Kiang ou Fleuve bleu), et s'emparent de Nankin le 23 avril 1949. En octobre elles sont aux portes de Hong Kong.

Les nationalistes se réfugient à Canton, tandis que dès la fin de janvier 1949, Pékin était tombé aux mains des communistes. Mao Zedong et Zhu De y font une entrée triomphale, tandis que la résistance nationaliste s'effondre partout. Tchang Kai-chek, avec ses dernières troupes, est contraint de quitter la Chine et de s'installer dans l'île de Taïwan (= Formose), où il essaie de maintenir une Chine nationaliste et anticommuniste, avec Taipei comme capitale.

Fin 1949, la Chine est entièrement aux mains des communistes, et Mao Zedong proclame le 1^{er} octobre 1949 à Pékin officiellement la République populaire de Chine.



Chine, 1950, n°s 849/852

Proclamation de la République populaire de Chine, le 1^{er} octobre 1949



Chine, 1959, n° 1242

10^e anniversaire de la proclamation de la République populaire de Chine par Mao Zedong (facsimilé)

À partir de 1949, il y a donc deux Chines : la République populaire chinoise, communiste, qui occupe tout le continent chinois, dont la capitale est Pékin, et la République nationaliste chinoise, reléguée à Taïwan, dont la capitale est Taipei.

IX. La République populaire chinoise (1949-...)

Le premier grand problème auquel le régime communiste chinois est confronté est la guerre de Corée, qui dure de 1950 à 1953. Après la reddition du Japon, qui possédait la Corée depuis 1910, Les États-Unis et la Russie se partagent l'occupation du pays. Un régime communiste est installé en Corée du Nord, un régime pro-occidental en Corée du Sud. Le conflit est inévitable, et la guerre de Corée éclate en juin 1950. La Chine soutient militairement le Nord, les États-Unis le Sud. La guerre ne s'achève qu'en 1953, et on revient... à la situation d'avant-guerre.



*Chine, 1958, n°s 1168/1170
Retour des volontaires chinois de la guerre de Corée*



Chine, 2020, entier postal pour le 70^e anniversaire de la participation chinoise à la guerre de Corée

La Corée reste un des points névralgiques de tension, où depuis 70 ans, des périodes d'accalmie et des flambées de violence se succèdent sans arrêt.

Un autre point névralgique est le Tibet. Le Tibet jouissait d'une indépendance de fait, et le dalaï-lama y exerçait une autorité aussi bien spirituelle que temporelle.

L'armée chinoise envahit le Tibet en 1950, et y installe un régime communiste. Les Tibétains, le dalaï-lama en tête, essaient de s'accommoder à la situation, mais les réformes introduites par la Chine vont trop loin, et la révolte éclate en 1959. Le dalaï-lama est contraint de s'enfuir vers l'Inde, et la révolte est durement réprimée. Le Tibet est ainsi devenu définitivement un territoire chinois. Pour la Chine, il s'agit d'une libération et d'une modernisation, mais pour bon nombre de Tibétains, c'est plutôt une invasion et une colonisation.



*Chine, 1952, n°s 967/970
Incorporation du Tibet à la Chine*

En Chine, Mao Zedong est littéralement déifié. La moindre parole de sa bouche est considérée comme un oracle, ses textes deviennent véritablement la Bible de la Chine, et toutes ses activités sont présentées comme géniales.



Chine, 2013, n° 5096



*Chine, 1999, n° 3764
Mao Zedong*



Guinée-Bissau, timbre du bloc 752



*Chine, 2013, n°s 5094/5095 & 5097
Mao Zedong*

Ses principaux collaborateurs sont Zhou Enlai (politique extérieure), Zhu De (affaires militaires) et Liu Shaoqi (économie).

Zhou Enlai est le premier ministre de la Chine depuis 1949 jusqu'à sa mort en 1976. Diplomate hors pair, il est à la tête des Affaires étrangères de la Chine, et défend la position chinoise sur la scène internationale dans tous les conflits auxquels le pays est confronté (Corée, Vietnam, Inde, Taïwan, etc.). Zhou Enlai a toujours choisi le camp de Mao Zedong dans les nombreux conflits qui ont opposé ce dernier à d'autres leaders communistes, depuis la Longue Marche jusqu'à la mort de Mao.



*Chine, 1977, n°s 2054/2057
Zhou Enlai*

Zhu De est le véritable créateur et organisateur de l'Armée populaire de libération. Il est longtemps le chef incontesté de cette armée, jusqu'à la Révolution culturelle, où il ne doit son salut que grâce à la protection de Zhou Enlai.



Chine, 1986, n°s 2804/2805
Zhu De

Liu Shaoqi est depuis le début un des plus fervents partisans de Mao Zedong. Il est nommé à la présidence de la République populaire de Chine en 1959, et il conservera ce poste jusqu'en 1968. Économiste averti, il ose critiquer Mao lors des excès de celui-ci dans le *Grand Bond en avant*, la politique désastreuse suivie par Mao entre 1958 et 1960. Ces critiques ne sont pas oubliées pendant la Révolution culturelle qui commence en 1966. Liu Shaoqi est démis de toutes ses fonctions, arrêté, battu et humilié, et il meurt en prison en 1969. Il sera réhabilité en 1980.



Chine, 1983, n°s 2626/2629



Chine, 1998, n°s 3630/3633
Liu Shaoqi

À la tête de la République populaire chinoise, Mao Zedong a commis deux erreurs qui auront des conséquences effroyables, causant la mort de millions de Chinois. Il y d'abord le *Grand Bond en avant*, de 1958 à 1960, ensuite la *Révolution culturelle*, de 1966 à 1976. Ces erreurs ont été longtemps passées sous silence et sont actuellement mentionnées avec beaucoup de discrétion et l'emploi de beaucoup d'euphémismes.

Le *Grand Bond en avant* est une tentative de Mao Zedong pour décupler la production agricole et industrielle en un temps record. Commencé en 1958, il s'avère rapidement que les objectifs fixés sont irréalisables, et l'échec retentissant de cette politique cause une terrible famine, qui fera entre 1958 et 1962 plusieurs millions de victimes.



Chine, 1959, n°s 1185/1187
Le Grand Bond en avant

Plus grave encore est le fléau de la *Révolution culturelle*, qui a ravagé la Chine pendant une décennie, de 1966 à 1976. Se sentant vieillir et percevant parmi ses proches quelques critiques sur sa politique, Mao Zedong décide de consolider son pouvoir en se basant sur la jeunesse et en éliminant tous ses rivaux potentiels, même ses plus fidèles partisans depuis des années.

Les "*Gardes rouges*", des jeunes poussés par une incessante propagande radicale, s'en prennent aux cadres du parti, aux intellectuels et aux bourgeois. Ils ont à la main le "*Petit livre rouge*", qui contient un ensemble de citations de Mao Zedong et essaient par tous les moyens d'éradiquer toutes les valeurs occidentales, culturelles et traditionnelles de la Chine.



Chine, 1967, n° 1747
Mao Zedong, le soleil de la Révolution culturelle



Chine, 1967, n° 1740 (facsimilé)
Les "Gardes rouges"



*Chine, 1967, n°s 1726/1730 (facsimilés)
Citations de Mao Zedong, contenues dans le "Petit livre rouge"*

La principale victime de ces purges est l'ex-président Liu Shaoqi, mais d'autres leaders, comme Zhou Enlai, Deng Xiaoping et Peng Zhen tombent dans une disgrâce temporaire et n'échappent que de toute justesse au sort de Liu Shaoqi.

Une autre victime est Lin Biao, qui avait été en 1948 le principal artisan de la reconquête de la Mandchourie par l'Armée populaire de libération, et qui avait depuis lors toujours pris parti pour Mao Zedong. Malgré le fait qu'il fut un des instigateurs de la Révolution culturelle, il est accusé de complot contre Mao Zedong et perd la vie le 13 septembre 1971 dans sa tentative de fuite vers l'Union soviétique.



*Chine, 1967, n°s 1735 & 1738 (facsimilés)
Mao Zedong et Lin Biao*

On estime à plusieurs millions le nombre de victimes de ces purges, qui ont été d'une véhémence rarement atteinte dans toute l'histoire de l'humanité. Les scènes de massacres et même de cannibalisme se sont succédé pendant toute une décennie.

Ce n'est qu'à partir de 1973 que les premières réactions commencent à se manifester contre la Révolution culturelle, surtout par l'armée, dégoûtée des excès.

La mort de Zhou Enlai le 8 janvier 1976 est suivie de près par celle de Mao Zedong lui-même, le 9 septembre 1976. Sa mort signifie la fin définitive de la Révolution culturelle, et les quatre principaux responsables du déclenchement des violences, des massacres et des destructions de la Révolution culturelle sont arrêtés et condamnés à la prison à vie. Une de ces quatre est la propre épouse de Mao Zedong, Jian Qing. Elle est sans conteste la plus virulente et la plus radicale de ce quatuor, qui reçut le sobriquet de *“la bande des Quatre”*, et elle finira en 1991 par se suicider.

Immédiatement après la mort de Mao Zedong et l'élimination de la *“bande des Quatre”*, la direction du Parti communiste chinois est prise en mains par Hua Guofeng, mais celui-ci est à son tour écarté en décembre 1978 par Deng Xiaoping, qui va diriger la Chine jusqu'en 1992. Il est l'artisan du développement économique, de la modernisation et de l'ouverture de la Chine. Son pragmatisme politique et ses réformes économiques ont fait en quinze ans de la Chine une des grandes puissances mondiales.



Chine, 1999, n° 3767



Guinée-Bissau, 2012, timbre du bloc 752



*Chine, 2014, n°s 5146/5149
Deng Xiaoping*

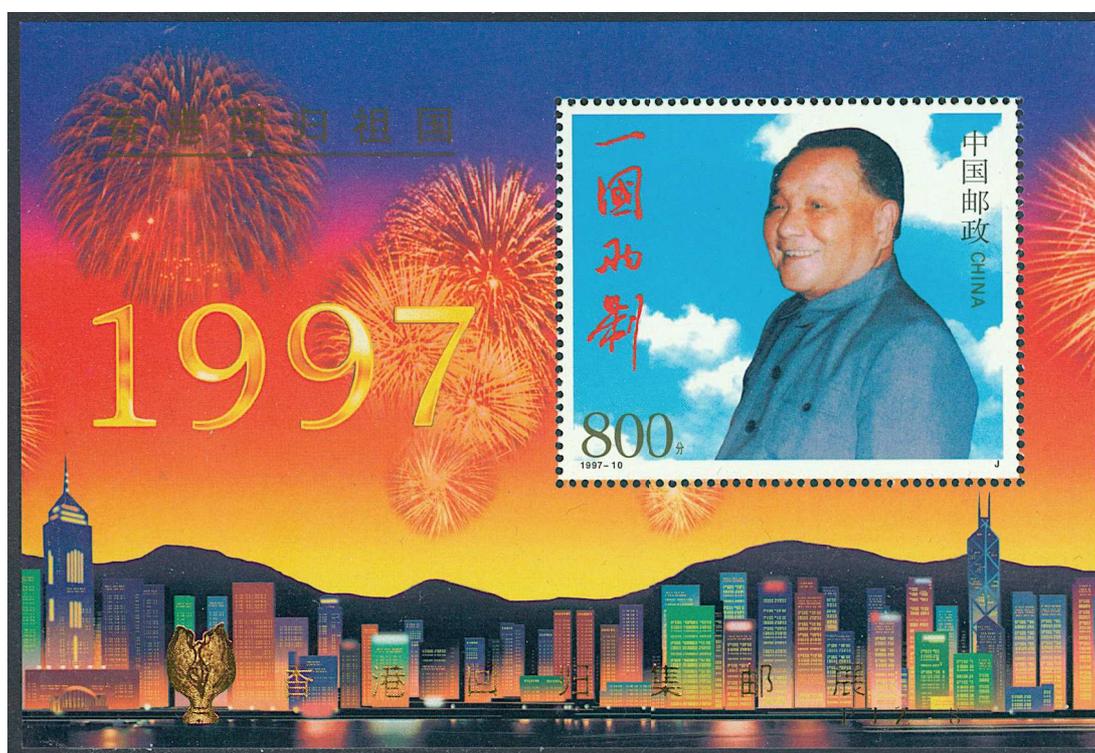
Une tache sur sa mémoire est la répression extrêmement violente des manifestations des étudiants au printemps de 1989 à la Place Tian'anmen de Pékin.

Après Deng Xiaoping, la Chine est dirigée par Jiang Zemin (1993-2003), puis par Hu Jintao (2003-2013). Ils suivent grosso modo la même ligne que leur prédécesseur.



*Guinée-Bissau, 2012, timbres du bloc 752
Jiang Zemin
Hu Jintao*

En 1997 a lieu, comme prévu depuis longtemps, la rétrocession à la Chine de l'enclave britannique de Hong Kong (1^{er} juillet 1997) et en 1999 de l'enclave portugaise de Macao (20 décembre 1999). Les deux territoires reçoivent un statut spécial, mais il s'avère de plus en plus que les autorités chinoises font tout ce qu'ils peuvent pour limiter au maximum les clauses de ce statut spécial, ce qui engendre de multiples manifestations de contestation à Hong Kong.



*Chine, 1997, bloc 88
Retour de Hong Kong à la Chine en 1997*



*Chine, 1999, bloc 103
Retour de Macao à la Chine en 1999*

En 2013, c'est Xi Jinping qui prend la direction de la politique chinoise. Avec lui, la Chine est en continuelle recherche d'un équilibre entre un régime politique autoritaire et une libéralisation économique.



*Guinée-Bissau, 2012, timbre du bloc 752
Xi Jinping*

X. La République de Taïwan (1949-...)

Tchang Kai-chek, contraint en 1949 de se replier à Taïwan après la victoire de l'Armée populaire de libération, y arrive accompagné d'environ deux millions de Chinois qui fuient le régime communiste.

Nommé président à vie en 1950, il dirige la République de Taïwan d'une façon dictatoriale jusqu'à sa mort le 5 avril 1975.



Taiwan, 1956, n°s 213/218



Taiwan, 1958, n° 270



Taiwan, 1966, n°s 560/561

Tchang Kai-chek

Il ne cessera jamais de clamer que la République de Taïwan est la seule Chine officielle, et que le régime de Pékin n'est qu'un ramassis d'usurpateurs. Il se maintient grâce au soutien financier et militaire des États-Unis, mais il ne peut éviter qu'en 1971, les Nations-Unies décident de lui retirer le siège de la Chine, qui était jusqu'alors encore toujours occupé par Taïwan, et de le donner à la République populaire de Chine, donc au régime communiste de Pékin.

Après la présidence de Yen Chia-kan de 1975 à 1978, c'est Tchang Ching-kuo, le fils de Tchang Kai-chek, qui accède à la présidence, qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1988.



Taiwan, 1994, n°s 2144/2145



Le président Yen Chia-kan



Taiwan, 2004, n° 2889



Taiwan, 1989, n°s 1785/1788

Tchang Ching-kuo, président de 1978 à 1988

Actuellement, depuis 2016, c'est une femme qui occupe la présidence à Taipei : Tsai-Ing-Wen, présidente depuis 2016.

La République populaire de Chine espère toujours pouvoir mettre tôt ou tard une fin à ce qu'elle considère comme le minuscule et dernier vestige de l'impérialisme occidental.

Table des matières

Introduction

- I. L'Empire mongol (1206-1368)
- II. La dynastie Ming (1368-1644)
- III. La dynastie Qing (1644-1912)
- IV. Les concessions internationales
- V. Le déclin et la chute de l'empire (1860-1912)
- VI. Les seigneurs de la Guerre (1912-1928)
- VII. Le Manchukuo (1932-1945)
- VIII. La guerre civile (1928-1949)
- IX. La République populaire chinoise (1949-...)
- X. La République de Taiwan (1949-...)

Bibliographie

- Georges Walter & Hu Chi-Hsi, *Ils étaient cent mille. La longue marche*, éd. J.C. Lattès, 1982.
- Marie-Claire Bergère, *Sun Yat-sen*, éd. Fayard, 1994.
- Pu-Yi, *J'étais empereur de Chine* (autobiographie), éd. Flammarion, 1975.
- Roger Pélissier, *La Chine, le troisième géant*, 4 volumes, éd. Presses de France, 1965.
- Roger Goepper, *Het oude China*, éd. Bruna, 1988.
- Zheng Shifeng e.a., *La Chine vue par les Chinois*, éd. du Fanal, 1981.
- Bradley Smith & Wan-go Weng, *China, a history in art*, éd. Doubleday Windfall, 1979.
- Caroline Blunden & Mark Elvin, *Cultural atlas of China*, éd. Phaidon, Oxford.
- Johan Mattelaer e.a., *A Belgian Passage to China, 1870-1930*, éd. Sterck & De Vreese, 2020.
- G. Kurgan Van Hentenryk, *Léopold II et les groupes financiers belges en Chine*, éd. Académie Royale de Belgique, 1971.
- Revue *Historia*, n° 301, décembre 1971, numéro consacré à l'histoire de la Chine.
- Et bien sûr les inépuisables ressources d'internet, en premier lieu *Wikipedia*.